This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 450129 DUPL

SE TAIRE
ET
FAIRE

501
.B76

# GOUVERNEMENT.

*Ouvrage posthume*

DE FEU

MR. B. I. D. P. ET C.

Nicolas Antoine, Boulanger

*LONDRES.*

M. DCC. LXXVI.

# GOUVERNEMENT.

Le mot Gouvernement, ſignifie l'art & la ſcience de maintenir les hommes en ſociété, & de les y rendre heureux; objet ſublime, le plus utile & le plus intéreſſant qu'il y ait pour le genre humain.

Nous ne parlerons point ici de ce que font, ou de ce que devroient faire les Puiſſances de la terre : inſtruites par les ſiecles paſſés, elles ſeront jugées par ceux qui nous ſuivront. Renfermons-nous donc dans l'expoſition hiſtorique des divers Gouvernements qui ont ſucceſſivement paru, & des divers moyens qui ont été employés pour conduire les nations.

L'on réduit communément à trois genres tous les Gouvernements établis. 1°. Le deſpotique, où l'autorité réſide dans la volonté d'un ſeul. 2°. Le Républicain, qui ſe gouverne par le peuple ou par les



427736

premieres claſſes du peuple; & 3°. Le monarchique, ou la puiſſance d'un Souverain unique tempérée par des loix ou par des coutumes que la ſageſſe des Monarques, & que le reſpect des peuples ont rendu ſacrées & inviolables; parce qu'utiles aux uns & aux autres, elles affermiſſent le trône, défendent le Prince, & protegent les Sujets.

A ces trois Gouvernements, nous devons joindre un quatrieme : c'eſt le théocratique, que les Ecrivains politiques ont oublié de conſidérer. Sans doute qu'ils ont été embarraſſés de donner un rang ſur la terre à un Gouvernement où des Officiers & des Miniſtres commandent au nom d'une Puiſſance & d'un Etre inviſible. Peut-être cette adminiſtration leur a-t-elle paru trop particuliere & trop ſurnaturelle pour la mettre au nombre des Gouvernements politiques. Si ces Ecrivains euſſent cependant fixé des regards plus réfléchis ſur les premiers tableaux que préſente l'antiquité, & s'ils euſſent combiné & rapproché tous les fragments qui nous reſtent de ſon hiſtoire, ils auroient reconnu que cette théocratie, quoique ſurnaturelle, a été, non-ſeulement un des premiers Gouvernements que les

hommes ſe ſont donnés, mais que ceux que nous venons de nommer, en ſont ſucceſſivement ſortis, en ont été les ſuites néceſſaires; & qu'à commencer à ce terme, ils ſont tous liés par une chaîne d'événements continus, qui embraſſent preſque toutes les grandes révolutions qui ſont arrivées dans le monde politique & dans le monde moral.

La théocratie que nous avons ici particuliérement en vue, n'eſt point, comme on pourroit d'abord le penſer, la théocratie moſaïque, mais une autre plus ancienne & plus étendue, qui a été la ſource de quelques biens & de plus grands maux, & dont la théocratie des Hébreux n'a été dans ſon temps qu'un renouvellement & qu'une ſage réforme qui les a ſéparés du genre humain, que les abus de la premiere avoient rendu idolâtre. Il eſt vrai que cette théocratie primitive eſt preſque ignorée, & que le ſouvenir s'en étoit même obſcurci dans la mémoire des anciens peuples; mais l'analyſe que nous allons faire de l'hiſtoire de l'homme en ſociété, pourra la faire entrevoir, & mettre même tout-à-fait ſur la voie de la découvrir ceux qui voudront par la ſuite étudier & conſidérer attentivement tous

comment ils en étoient touchés, & quelles étoient les impreſſions que ces calamités faiſoient ſur leur eſprit, ſur leur cœur, & ſur leur caractere. Nous avons cherché à ſurprendre le genre humain dans l'excès de ſa miſere; & pour l'étudier, nous nous ſommes étudiés nous-mêmes, ſinguliérement prévenus que malgré la différence des ſiecles & des hommes, il y a des ſentiments communs & des idées uniformes qui ſe réveillent univerſellement par les criſes de la nature, & même par les ſeules terreurs paniques dont certains ſiecles connus ſe ſont quelquefois effrayés. Après l'examen de cette conſcience commune, nous avons réfléchi ſur les ſuites les plus naturelles de ces impreſſions, & ſur leur action à l'égard de la conduite des hommes; & nous ſervant de nos conſéquences comme de principes, nous les avons rapprochés des uſages de l'antiquité; nous les avons comparés avec la police & les loix des premieres nations, avec leur culte & leur gouvernement. Nous avons ſuivi d'âge en âge les diverſes opinions & les coutumes des hommes, tant que nous avons cru y connoître les ſuites, ou au moins les veſtiges des impreſſions primitives;

& par-tout en effet, il nous a ſemblé appercevoir dans les annales du monde une chaîne continue quoiqu'ignorée, une unité ſinguliere cachée ſous mille formes, & dans nos principes, la ſolution d'une multitude d'énigmes & de problêmes obſcurs qui concernent l'homme de tous les temps, & ſes divers gouvernements dans tous les ſiecles.

Nous épargnerons au Lecteur l'appareil de nos recherches, il n'aura que l'analyſe de notre travail; & ſi nous ne nous ſommes pas fait illuſion, il apprendra quelle a été l'origine & la nature de la théocratie primitive. Aux biens & aux maux qu'elle a produits, il reconnoîtra l'âge d'or & le regne des Dieux. Il en verra naître ſucceſſivement la vie ſauvage, la ſuperſtition & la ſervitude, l'idolâtrie & le deſpotiſme. Il en remarquera la réformation chez les Hébreux; les Républiques & les Monarchies paroîtront enſuite dans le deſſein de remédier aux abus des premieres légiſlations. Le Lecteur peſera l'un & l'autre de ces deux Gouvernements; & s'il a bien ſuivi la chaîne des événements, il jugera ainſi que nous, que le dernier ſeul a été l'effet de l'extinction total des anciens préjugés,

le fruit de la raiſon & du bon ſens, & qu'il eſt l'unique Gouvernement qui ſoit véritablement fait pour l'homme & pour la terre.

Il faudroit bien peu connoître le genre humain pour douter que dans ces temps déplorables où nous nous ſuppoſons avec lui, & dans les premiers âges qui les ont ſuivis, il n'ait été très-religieux, & que ſes malheurs ne lui aient alors tenu lieu de ſéveres Miſſionnaires & de puiſſants Légiſlateurs, qui auront tourné toutes ſes vues du côté du ciel & du côté de la morale. Cette multitude d'inſtitutions auſteres & rigides, dont on trouve de ſi beaux veſtiges dans l'Hiſtoire de tous les peuples fameux par leur antiquité, n'a été ſans doute qu'une ſuite générale de ces premieres diſpoſitions de l'eſprit humain. Il en doit être de même de leur police. C'eſt ſans doute à la ſuite de tous les événements malheureux qui ont autrefois ruiné l'eſpece humaine, ſon ſéjour & ſa ſubſiſtance, qu'ont dû être faits tous ces réglements admirables que nous ne trouvons que chez les peuples les plus anciens, ſur l'agriculture, le travail, l'induſtrie, la population, l'éducation, & ſur tout ce qui concerne l'économie publique & domeſtique.

Ce fut néceſſairement ſous cette époque, que l'unité de principes, d'objets, & d'actions s'étant rétablie parmi les mortels réduits à un petit nombre, & preſſés des mêmes beſoins; ce fut alors que ſes loix domeſtiques devinrent la baſe des loix, ou pour mieux dire, les ſeules loix des ſociétés, ainſi que toutes les plus antiques légiſlations nous le prouvent.

Comme la guerre forme des Généraux & des Soldats; de même les maux extrêmes du genre humain, & la grandeur de ſes néceſſités, ont donné lieu en leur temps aux loix les plus ſimples & les plus ſages, & aux légiſlations primitives, qui dans les choſes de police ont eu ſouverainement pour objet le véritable & le ſeul bien de l'humanité. L'homme alors ne s'eſt point laiſſé conduire par la coutume. Il n'a pas été chercher des loix chez ſes voiſins, mais les a trouvées dans ſa raiſon & dans ſes beſoins.

Que le ſpectacle de ces premieres ſociétés devoit être touchant! auſſi pures dans leur morale que régulieres dans leur diſcipline, animées d'une fervente charité les unes envers les autres, mutuellement ſenſibles & étroitement unies, c'étoit alors que l'égalité brilloit & que l'é-

quité régnoit ſur la terre. Plus de tien, plus de mien; tout appartenoit à la ſociété, qui n'avoit qu'un cœur & qu'un eſprit. *Erat terra labii unius, & ſermonum eorumdem.* Gen. 11. 1.

Ce n'eſt donc point une fable dépourvue de toute réalité que la fable de l'âge d'or tant célébrée par nos peres. Il a dû exiſter vers les premieres époques du monde renouvellé, un temps, un ancien temps, où la juſtice, l'égalité, l'union & la paix ont régné parmi les humains. S'il y a quelque choſe à retrancher des récits de la mithologie, ce n'eſt vraiſemblablement que le riant tableau qu'elle nous a fait de l'heureux état de la nature. Elle devoit être alors bien moins belle que le cœur de l'homme. La terre n'offroit qu'un déſert rempli d'horreurs & de miſeres, & le genre humain ne fut juſte que ſur les débris du monde.

Cette ſituation de la nature, à qui il a fallu pluſieurs ſiecles pour ſe réparer, & pour changer l'affreux ſpectacle de ſa ruine en celui que nous lui voyons aujourd'hui, fut ce qui retint long-temps le genre humain dans cet état preſque ſurnaturel. La morale & le genre de vie de l'âge d'or n'ont pu régner enſuite

au milieu des ſociétés agrandies, parce qu'elles ne conviennent pas plus au luxe de la nature, qu'au luxe de l'humanité, qui n'en a été que la ſuite & l'effet. A meſure que le ſéjour de l'homme s'eſt embelli ; à meſure que les ſociétés ſe ſont multipliées, & qu'elles ont formé des villes & des états, le regne moral a dû néceſſairement faire place au regne politique ; & le tien & le mien ont dû paroître dans le monde, non d'abord d'homme à homme, mais de famille à famille, de ſociété à ſociété, parce qu'ils y ſont devenus indiſpenſables, & qu'ils ſont partie de cette même harmonie qui a dû rentrer parmi les nations renouvellées, comme elle eſt inſenſiblement rentrée dans la nature après le dernier cahos.

Cet âge d'or a donc été un état de ſainteté, un état ſurnaturel, digne de notre envie, & qui a juſtement mérité tous les regrets de l'antiquité. Cependant, lorſque les légiſlations poſtérieures en ont voulu adopter les uſages & les principes ſans diſcernement, le bien s'eſt néceſſairement changé en mal, & l'or en plomb. Peut-être même n'y auroit-il eu jamais d'âge de fer, ſi l'on n'eût point uſé de cet âge d'or lorſqu'il n'en étoit plus

temps; c'eſt ce dont on pourra juger par la ſuite de cet article.

Tels ont été les premiers, & nous pouvons dire les heureux effets des malheurs du monde. Ils ont forcé l'homme à ſe réunir : dénué de tout, rendu pauvre & miſérable par les déſaſtres arrivés, & vivant dans la crainte & l'attente de ceux dont il ſe crut long-temps encore menacé, la religion & la néceſſité en raſſemblerent les triſtes reſtes, & les porterent à être inviolablement unis, afin de ſeconder les effets de l'activité & de l'induſtrie. Il fallut alors mettre en uſage tous ces grands reſſorts dont le cœur humain n'eſt conſtamment capable que dans l'adverſité. Ils ſont chez nous ſans force & ſans vigueur; mais dans ces triſtes ſiecles il n'en fut pas de même, toutes les vertus s'exalterent; & l'on vit le regne & le triomphe de l'humanité, parce que ce ſont là ſes inſtants.

Nous n'entrerons point dans le détail de tous les moyens qui furent mis alors en uſage pour réparer les maux du genre humain, & pour rétablir les ſociétés. Quoique l'hiſtoire ne nous les ait point tranſmis, ils ſont aiſés à connoître; & quand on conſulte la nature, elle nous les fait retrouver dans le fond de nos

cœurs. Pourroit-on douter, par exemple, qu'une des premieres ſuites des impreſſions que fit ſur les hommes l'aſpect de la ruine du monde, n'ait été d'écarter du milieu des premieres familles, & même du milieu des premieres nations, cet eſprit deſtructeur dont elles n'ont ceſſé par la ſuite d'être animées les unes contre les autres? La violence, les meurtres, la guerre, & leurs ſuites effroyables ont dû être, pendant bien des ſiecles, inconnus ou abhorrés des mortels. Inſtruits par la plus puiſſante de toutes les leçons, que la Providence a des moyens d'exterminer le genre humain en un clin d'œil, ſans doute qu'ils ſtipulerent entre eux, & au nom de leur poſtérité, qu'ils ne répandroient jamais de ſang ſur la terre. Ce fut là en effet le premier précepte de la loi de nature, où les malheurs du monde ramenerent néceſſairement les ſociétés. *Requiram animam hominis de manu fratris ejus quicumque effuderit humanum ſanguinem, &c.* Gen. 9. 5. & 6. Les peuples qui juſqu'aujourd'hui ont évité comme un crime de répandre ou de boire le ſang des animaux, nous offrent un veſtige de cette primitive humanité. Mais ce n'en eſt qu'une ombre foible; & ces

peuples ſouvent barbares & cruels à l'égard de leurs ſemblables, nous montrent bien qu'ils n'ont cherché qu'à éluder la premiere & la plus ſacrée de toutes les loix.

Ce n'eſt point cependant encore dans ces premiers moments qu'il faut chercher ces divers Gouvernements politiques, qui ont enſuite paru ſur la terre. L'état de ces premiers hommes fut un état tout religieux. Leurs familles pénétrées de la crainte des jugements d'en-haut, vécurent quelques temps ſous la conduite des peres, qui raſſembloient leurs enfants, & n'eurent point entre elles d'autres biens que leurs beſoins, ni d'autre Roi que le Dieu qu'elles invoquoient. Ce ne fut qu'après s'être multipliées qu'il fallût un lien plus fort & plus frappant pour des ſociétés nombreuſes, que pour des familles, afin d'y maintenir l'unité, dont on connoiſſoit tout le prix, & pour entretenir cet eſprit de religion, d'économie, d'induſtrie & de paix, qui ſeule pouvoit réparer les maux infinis qu'avoit ſouffert la nature humaine : on fit donc alors des loix. Elles furent dans ces commencements auſſi ſimples que l'eſprit qui les inſpira. Pour en faire le projet, il ne

fallut point recourir à des Philoſophes ſublimes, ni à des Politiques profonds. Les beſoins de l'homme les dicterent; & quand on en raſſembla toutes les parties, on ne fit ſans doute qu'écrire ou graver ſur la pierre ou ſur le bois, ce qui avoit été fait juſqu'à ces temps heureux, où la raiſon des particuliers n'ayant point été différente de la raiſon publique, avoit été la ſeule & l'unique loi. Telle a été l'origine des premiers codes; ils ne changerent rien aux reſſorts primitifs de la conduite des ſociétés. Cette précaution nouvelle n'avoit eu pour objet que de les fortifier en raiſon de la grandeur & de l'étendue du corps qu'ils avoient à faire mouvoir, & l'homme s'y ſoumit ſans peine; ſes beſoins lui ayant fait connoître de bonne heure qu'il n'étoit point un être qui pût vivre iſolé ſur la terre, il s'étoit dès le commencement réuni à ſes ſemblables, en préférant les avantages d'un engagement néceſſaire & raiſonnable à ſa liberté naturelle; & l'agrandiſſement de la ſociété ayant enſuite exigé que le contrat tacite que chaque particulier avoit fait avec elle, en s'y incorporant, eût une forme plus ſolemnelle, & qu'il devînt authentique, il y conſentit donc

donc encore. Il ſe ſoumit aux loix écrites & à une ſubordination civile & politique. Il reconnut dans ſes anciens des Supérieurs, des Magiſtrats, des Prêtres. Bien plus, il chercha un Souverain, parce qu'il connoiſſoit dès-lors qu'une grande ſociété ſans chef ou ſans Roi, n'eſt qu'un corps ſans tête, & même qu'un monſtre, dont les mouvements divers ne peuvent avoir entre eux rien de raiſonné ni d'harmonique.

Pour s'appercevoir de cette grande vérité, l'homme n'eut beſoin que de jetter un coup d'œil ſur cette ſociété qui déja s'étoit formée. Nous ne pouvons en effet, à l'aſpect d'une aſſemblée, telle qu'elle ſoit, nous empêcher d'y chercher celui qui en eſt le chef ou le premier : c'eſt un ſentiment involontaire & vraiment naturel, qui eſt une ſuite de l'attrait ſecret qu'ont pour nous la ſimplicité & l'unité, qui ſont les caracteres de l'ordre & de la vérité ; c'eſt une inſpiration précieuſe de notre raiſon, par laquelle tel penchant que nous ayons tous vers l'indépendance, nous ſavons nous ſoumettre pour notre bien-être, & pour l'amour de l'ordre. Loin que le ſpectacle de celui qui préſide ſur une ſociété, ſoit capable de cau-

ſer aucun déplaiſir à ceux qui la compoſent, la raiſon privée ne peut le voir ſans un retour agréable & flatteur ſur elle-même, parce que c'eſt cette ſociété entiere, & nous-mêmes qui en faiſons partie, que nous conſidérons dans le chef, & dans cet organe de la raiſon publique dont il eſt le miroir, l'image, & l'auguſte repréſentation. La premiere ſociété réglée & policée par les loix, n'a pu ſans doute ſe contempler elle-même ſans s'admirer.

L'idée de ſe donner un Roi, a donc été une des premieres idées de l'homme ſociable & raiſonnable. Le ſpectacle de l'univers ſeconda même la voix de la raiſon. L'homme alors inquiet levoit ſouvent les yeux vers le ciel, pour étudier les mouvements des aſtres, & leur accord, d'où dépendoit la tranquillité de la terre & de ſes habitants, & remarquant ſur-tout cet aſtre unique & éclatant, qui ſemble commander à l'armée des cieux, & en être obéi. Il crut voir là-haut l'image d'un bon Gouvernement, & y reconnoître le modele & le plan que devroit ſuivre la ſociété ſur la terre pour le rendre heureux & immuable par un ſemblable concert; la religion enfin appuya

tous ces motifs. L'homme ne voyoit dans toute la nature qu'un ſoleil. Il ne connoiſſoit dans l'univers qu'un Etre ſuprême : il vit donc par-là qu'il manquoit quelque choſe à ſa légiſlation, que ſa ſociété n'étoit point parfaite, en un mot, qu'il lui falloit un Roi qui fût le pere & le centre de cette grande famille, & le protecteur & l'organe des loix.

Ce furent là les avis, les conſeils & les exemples que la raiſon, le ſpectacle de la nature, & la religion donnerent unanimement à l'homme dès les premiers temps; mais il les éluda plutôt qu'il ne les ſuivît. Au-lieu de ſe choiſir un Roi parmi ſes ſemblables, avec lequel la ſociété auroit fait le même contrat que chaque particulier avoit ci-devant fait avec elle, l'homme proclama le Roi de l'âge d'or, c'eſt-à-dire l'Etre Suprême. Il continua à le regarder comme ſon Monarque; & le couronnant dans les formes, il ne voulut point qu'il y eût ſur la terre, comme dans le ciel, d'autre Maître, ni d'autre Souverain.

On ne s'eſt pas attendu ſans doute à voir de ſi près la chûte & l'oubli des ſentiments que nous nous ſommes plu à mettre dans l'eſprit humain, au moment

où les ſociétés ſongeoient à repréſenter leur unité par un Monarque. Si nous les avons fait ainſi penſer, c'eſt que ces premiers ſentiments, vrais & pleins de ſimplicité, ſont dignes de ces âges primitifs, & que la conduite ſurnaturelle de ces ſociétés ſemble nous indiquer qu'elles ont été ſurpriſes & trompées dans ce fatal moment. Peut-être quelques-uns ſoupçonneront-ils que l'amour de l'indépendance a été le mobile de cette marche, & que l'homme, en refuſant de ſe donner un Roi viſible pour en reconnoître un qu'il ne pouvoit voir, a eu un deſſein tacite de n'en admettre aucun. Ce ſeroit rendre bien peu de juſtice à l'homme en général, & en particulier à l'homme échappé des malheurs du monde, qui a été porté plus que tous les autres à faire le ſacrifice de ſa liberté & de toutes ſes paſſions. S'il fit donc, en ſe donnant un Roi, une ſi ſinguliere application des leçons qu'il recevoit de ſa raiſon & de la nature entiere, c'eſt qu'il n'avoit pas encore épuré ſa religion comme ſa police civile & domeſtique, & qu'il ne l'avoit pas dégagée de la ſuperſtition, cette fille de la crainte & de la terreur, qui abſorbe la raiſon, & qui prenant la place & la

figure de la religion, l'anéantit elle-même pour livrer l'humanité à la fraude & à l'impoſture. L'homme alors en fut cruellement la dupe; elle ſeule préſida à l'élection du Dieu Monarque, & ce fut la premiere époque & la ſource de tous les maux du genre humain.

Comme nous avons dit ci-devant que les premieres familles n'eurent point d'autre Roi que le Dieu qu'elles invoquoient, & comme c'eſt le même uſage qui s'étant conſacré avec le temps porta les nations multipliées à métamorphoſer ce culte religieux en un gouvernement politique, il importe ici de faire connoître quels ont été les préjugés que les premieres familles joignirent à leur culte, parce que ce ſont ces mêmes préjugés qui pervertirent par la ſuite la religion & la police de leur poſtérité.

Parmi les impreſſions qu'avoient fait ſur l'homme l'ébranlement de la terre & les grands changements arrivés dans la nature, il avoit été particuliérement affecté de la crainte de la fin du monde. Il s'étoit imaginé que les jours de la juſtice & de la vengeance étoient arrivés; il s'étoit attendu de voir dans peu le Juge ſuprême venir demander compte à l'uni-

vers, & prononcer ces redoutables arrêts que les méchants ont toujours craint, & qui ont toujours fait l'eſpérance & la conſolation des juſtes. Enfin l'homme en voyant le monde ébranlé & preſque détruit, n'avoit point douté que le regne du ciel ne fût très-prochain, & que la vie future, que la religion appelle par excellence le royaume de Dieu, ne fût prête à paroître. Ce ſont là de ces dogmes qui ſaiſiſſent l'humanité dans toutes les révolutions de la nature, & qui ramenent au même point l'homme de tous les temps. Ils ſont ſans doute ſacrés, religieux & infiniment reſpectables en eux-mêmes; mais l'hiſtoire de certains ſiecles nous a appris à quels faux principes ils ont quelquefois conduit des hommes foibles, lorſque ces dogmes ne leur ont été préſentés qu'à la ſuite des terreurs paniques & menſongeres.

Quoique les malheurs du monde dans les premiers temps n'aient eu que trop de réalité, ils conduiſirent néanmoins l'homme aux abus des fauſſes terreurs, parce qu'il y a toujours autant de différence entre quelque changement dans le monde, & ſa fin abſolue dont Dieu ſeul ſait le moment, qu'il y en a entre un

ſimple renouvellement & une création toute miraculeuſe. Nous conviendrons cependant que dans ces anciennes époques où l'homme ſe porta à abuſer de ces dogmes univerſels, qu'il fut bien plus excuſable que dans ces ſiecles poſtérieurs, où la ſuperſtition n'eut d'autre ſource que de faux calculs & de faux oracles, que l'état même de la nature contrediſoit. Ce fut cette nature elle-même, & tout l'univers aux abois, qui ſéduiſirent les ſiecles primitifs. L'homme auroit-il pu s'empêcher, à l'aſpect de tous les formidables phénomênes d'une diſſolution totale, de ne pas ſe frapper de ces dogmes religieux dont il ne voyoit pas, il eſt vrai, la fin préciſe, mais dont il croyoit évidemment reconnoître tous les ſignes & toutes les approches? Ses yeux & ſa raiſon ſembloient l'en avertir à chaque inſtant, & juſtifier ſes terreurs. Ses maux & ſes miſeres, qui étoient à leur comble, ne lui laiſſoient pas la force d'en douter; les conſolations de la religion étoient ſeules ſon eſpoir. Il s'y livra ſans reſerve; il attendit avec réſignation le jour fatal; il s'y prépara, & le deſira même, tant étoit alors déplorable ſon état ſur la terre.

L'arrivée du grand Juge & du Royau-

me du ciel avoient donc été, dans ces triſtes circonſtances, les ſeuls points de vue que l'homme avoit conſidérés avec une ſainte avidité : il s'en étoit entretenu perpétuellement pendant les fermentations de ſon ſéjour ; & ces dogmes avoient fait ſur lui de ſi profondes impreſſions, que la nature, qui ne ſe rétablit ſans doute que peu-à-peu, l'étoit tout-à-fait, lorſque l'homme attendoit encore pendant les premieres générations. Ces diſpoſitions de l'eſprit humain ne ſervirent qu'à perfectionner d'autant ſa morale, & firent l'héroïſme & la ſainteté de l'âge d'or. Chaque famille pénétrée de ces dogmes ne repréſentoit qu'une communauté religieuſe, qui dirigeoit toutes ſes démarches ſur le céleſte avenir, & qui ne comptant plus ſur la durée du monde, vivoit en attendant les événements ſous les ſeuls liens de la religion. Les ſiecles inattendus, qui ſuccéderent à ceux qu'on avoit cru les derniers, auroient dû, ce ſemble, détromper l'homme de ce qu'il y avoit de faux dans ces principes ; mais l'eſpérance ſe rebute-t-elle ? La bonne foi & la ſimplicité avoient établi ces principes dans les premiers âges ; le préjugé & la coutume les perpétuerent dans les ſui-

vants; & ils animoient encore les ſociétés agrandies & multipliées, lorſqu'elles commencerent à donner une forme réglée à leur adminiſtration civile & politique. Préoccupés du ciel, elles oublierent dans cet inſtant qu'elles étoient encore ſur la terre; & au-lieu de donner à leur état un lien fixe & naturel, elles perſiſterent dans un Gouvernement, qui n'étant que proviſoire & ſurnaturel, ne pouvoit convenir aux ſociétés politiques, ainſi qu'il avoit convenu aux ſociétés myſtiques & religieuſes. Elles s'imaginerent ſans doute par cette ſublime ſpéculation prévenir leur gloire & leur bonheur, jouir du ciel ſur la terre, & anticiper ſur le céleſte avenir. Néanmoins ce fut cette ſpéculation qui fut le germe de toutes leurs erreurs & de tous les maux où le genre humain fut enſuite plongé.

Le Dieu Monarque ne fut pas plutôt élu, qu'on appliqua les principes du regne d'en-haut au regne d'ici-bas; & ces principes ſe trouverent faux, parce qu'ils étoient déplacés. Ce Gouvernement n'étoit qu'une fiction qu'il fallut néceſſairement ſoutenir par une multitude de ſuppoſitions & d'uſages conventionnels; & ces ſuppoſitions ayant été enſuite priſes

à la lettre, il en réſulta une foule de préjugés religieux & politiques, une infinité d'uſages bizarres & déraiſonnables, & des fables ſans nombre, qui précipiterent à la fin dans le cahos le plus obſcur, la religion, la police primitive, & l'hiſtoire du genre humain. C'eſt ainſi que les premieres nations, après avoir puiſé dans le bon ſens & dans leurs vrais beſoins leurs loix domeſtiques & économiques, les ſoumirent toutes à un Gouvernement idéal, que l'hiſtoire fait peu connoître, mais que la mythologie, qui a recueilli les ombres des premiers temps, nous a tranſmis ſous le nom du regne des Dieux; c'eſt-à-dire dans notre langage, le regne de Dieu, & en un ſeul mot, théocratie.

Les Hiſtoriens ayant mépriſé, & preſque toujours avec raiſon, les fables de l'antiquité, la théocratie primitive eſt un des âges du monde les plus ſuſpects; & ſi nous n'avions ici d'autres autorités que celles de la mythologie, tout ce que nous pourrions dire ſur cet antique Gouvernement, paroîtroit encore ſans vraiſemblance aux yeux du plus grand nombre. Peut-être aurions-nous les ſuffrages de quelques-uns de ceux dont le génie ſoutenu

de connoiſſances, eſt ſeul capable de ſaiſir l'enſemble de toutes les erreurs humaines, d'appercevoir la preuve d'un fait ignoré dans le crédit d'une erreur univerſelle, & de remonter enſuite de cette erreur aux vérités ou aux événements qui l'ont fait naître par la combinaiſon réfléchie de tous les différents aſpects de cette même erreur. Mais les bornes de notre carriere ne nous permettant pas d'employer les matériaux que peut nous fournir la mythologie, nous n'entreprendrons point ici de réédifier les annales théocratiques, nous ferons ſeulement remarquer, que ſi l'univerſalité & ſi l'uniformité d'une erreur ſont capables de faire entrevoir aux eſprits les plus intelligents quelques principes de vérité, où tant d'autres ne voient cependant que les effets du caprice & de l'imagination des anciens Poëtes, on ne doit pas totalement rejetter les traditions qui concernent le regne des Dieux, puiſqu'elles ſont univerſelles, & qu'on les retrouve chez toutes les nations qui leur font ſuccéder les demi-dieux, & enſuite les Rois, en diſtinguant ces trois regnes comme trois Gouvernements différents. Egyptiens, Chaldéens, Perſes, Indiens, Chinois, Japonois, Grecs, Ro-

mains, & juſqu'aux Américains même, tous ces peuples ont également conſervé le ſouvenir ténébreux d'un temps où les Dieux ſont deſcendus ſur la terre, pour raſſembler les hommes, pour les gouverner, & pour les rendre heureux, en leur donnant des loix, & en leur apprenant les arts utiles. Chez tous ces peuples les circonſtances particulieres de la deſcente de ces Dieux ſont les miſeres & les calamités du monde. L'un eſt venu, diſent les Indiens, pour ſoutenir la terre ébranlée; celui-là pour la retirer de deſſous les eaux, un autre pour ſecourir le ſoleil, pour faire la guerre au dragon, & pour exterminer des monſtres. Nous ne rappellerons pas les guerres, les victoires des Dieux Egyptiens & Grecs ſur les Typhon, les Python, les Géants & les Titans. Toutes les grandes ſolemnités du paganiſme en célébroient la mémoire. Vers tel climat que l'on tourne les yeux, on y retrouve de même cette conſtante & ſinguliere tradition d'un âge théocratique; & l'on doit remarquer qu'indépendamment de l'uniformité de ces préjugés, qui décrete un fait tel qu'il puiſſe être, ce regne ſurnaturel eſt toujours déſigné, comme ayant été voiſin des an-

ciennes révolutions, puiſqu'en tous lieux le regne des Dieux y eſt orné & rempli d'anecdotes littérales & allégoriques de la ruine ou du rétabliſſement du monde. Voici, je crois, une des plus grandes autorités qu'on puiſſe trouver ſur un ſujet ſi obſcur.

Si les hommes ont été heureux dans les premiers temps, dit Platon, (4e. liv. des loix;) s'ils ont été heureux & juſtes; c'eſt qu'ils n'étoient point alors gouvernés comme nous le ſommes aujourd'hui, mais de la même maniere que nous gouvernons nos troupeaux. Car, comme nous n'établiſſons pas des taureaux ſur des taureaux, ni une chevre ſur des troupeaux de chevres, mais que nous les mettons ſous la conduite d'un homme qui en eſt le berger; de même Dieu qui aime les hommes, avoit mis nos ancêtres ſous la conduite des Eſprits & des Anges.

Ou je me trompe, ou voilà ce Gouvernement ſurnaturel qui a donné lieu aux traditions de l'âge d'or & du regne des Dieux. Platon a été amené à cette tradition par une route aſſez ſemblable à celle que je ſuis. Il dit ailleurs qu'après le déluge, les hommes vécurent ſous trois états ſucceſſifs; le premier, ſur les mon-

gnées de la ſociété tomberent dans une anarchie religieuſe & politique, ou ſe rendirent rebelles & coupables en multipliant le Dieu Monarque avec les maiſons qu'elles voulurent auſſi lui élever. Peu-à-peu les idées qu'on devoit avoir de la Divinité, ſe retrécirent. Au-lieu de regarder ces temples comme des lieux d'aſſemblée & de prieres publiques, infiniment reſpectables par cette deſtination, les hommes y chercherent le maître qu'ils ne pouvoient y voir, & lui donnerent à la fin une figure & une forme ſenſible. Le ſigne de l'autorité & le ſceptre de l'Empire ne furent point mis en des mains particulieres: on les dépoſa dans cette maiſon, & ſur le ſiege du céleſte Monarque; c'eſt-à-dire dans un temple & dans le lieu le plus reſpectable de ce temple, c'eſt-à-dire dans le ſanctuaire. Le ſceptre & les autres marques de l'autorité royale n'ont été dans les premiers temps que des bâtons & des rameaux, les temples que des cabanes, & le ſanctuaire qu'une corbeille & qu'un coffret. C'eſt ce qui ſe retrouve dans toute l'antiquité; mais par l'abus de ces uſages, la religion abſorba la police, & le regne du ciel lui donna le regne de la terre; ce qui pervertit

vertit l'un & l'autre. Le code des loix civiles & religieuſes ne fut point mis non plus entre les mains du Magiſtrat : on le dépoſa dans ce ſanctuaire ; & ce fut à ce lieu ſacré qu'il fallut avoir recours pour connoître ces loix, & pour s'inſtruire de ſes devoirs. Là, elles s'y enſevelirent ; avec le temps le genre humain les oublia, peut-être même les lui fit-on oublier dans ces fêtes qui portoient chez les Anciens le nom de fêtes de la légiſlation comme les Paſilies & les Theſmopharies : les plus ſaintes vérités n'étoient plus communiquées que ſous le ſecret à quelques initiés, & l'on y faiſoit au peuple un myſtere de ce qu'il y avoit de plus ſimple dans la police, & de ce qu'il y avoit de plus utile & de plus vrai dans la religion.

La nature de la théocratie primitive exigeant néceſſairement que le dépôt des loix, gardé dans le ſanctuaire, parût émané de Dieu même, & qu'on fût obligé de croire qu'il avoit été le Légiſlateur des hommes comme il en étoit le Monarque, le temps & l'ignorance donnerent lieu aux Miniſtres du paganiſme d'imaginer que des Dieux & des Déeſſes les avoient révélées aux anciens Légiſlateurs, tan-

dis que les ſeuls beſoins & la ſeule raiſon publique des premieres ſociétés en avoient été les uniques & les véritables ſources. Par ces affreux menſonges, ils ravirent à l'homme l'honneur de ces loix ſi belles & ſi ſimples qu'il avoit faites primitivement ; & ils affoiblirent tellement les reſſorts & la dignité de ſa raiſon, en lui faiſant fauſſement accroire qu'elle n'avoit point été capable de les dicter, qu'il la mépriſa, & qu'il crut rendre hommage à la Divinité, en ne ſe ſervant plus d'un don qu'il n'avoit reçu d'elle que pour en faire un conſtant uſage.

Le Dieu Monarque de la ſociété ne pouvant lui parler ni lui commander d'une façon directe, on ſe mit dans la néceſſité d'imaginer des moyens pour connoître ſes ordres & ſes volontés. Une abſurde convention établit donc des ſignes dans le ciel & ſur la terre, qu'il fallut regarder, & qu'on regarda en effet comme les interpretes du Monarque. On inventa les oracles, & chaque nation eut les ſiens. On vit paroître une foule d'augures de devins & d'aruſpices. En police comme en religion, l'homme ne conſulta plus la raiſon, mais il crut que ſa conduite, ſes entrepriſes, & toutes ſes démarches de-

voient avoir pour guide un ordre ou un avis de ſon Prince inviſible; & comme la fraude & l'impoſture les dicterent aux nations aveuglées, elles en furent toutes les dupes, les eſclaves & les victimes.

De ſemblables abus ſortirent auſſi des tributs qu'on crut devoir lui payer. Dans les premiers temps, où la religion ni la police n'étoient pas encore corrompues par leur faux appareil, les ſociétés n'eurent d'autres charges & d'autres tributs à porter à l'Etre Suprême, que les prémices des biens de la terre; encore n'étoit-ce qu'un hommage de reconnoiſſance, & non un tribut civil dont le ſouverain Diſpenſateur de tout n'a pas beſoin. Il n'en fut plus de même lorſque d'un être univerſel chaque nation en eut fait ſon Roi particulier. Il fallut lui donner une maiſon, un trône, des officiers, & enfin des revenus pour les entretenir. Le peuple porta donc chez lui la dîme de ſes biens, de ſes terres & de ſes troupeaux. Il ſavoit qu'il tenoit tout de ſon divin Roi, que l'on juge de la ferveur avec laquelle chacun vint offrir ce qui pouvoit contribuer à l'état & à la magnificence de ſon Monarque. La piété généreuſe ne connut point de bornes : on en vint

juſqu'à s'offrir ſoi-même, ſa famille & ſes enfants. On crut pouvoir, ſans ſe déshonorer, ſe reconnoître eſclave du Souverain de toute la nature, & l'homme ne ſe rendit que le ſujet & l'eſclave du Souverain théocratique.

A meſure que la ſimplicité religieuſe s'éteignit, la ſuperſtition augmenta avec l'ignorance; il fallut par gradation renchérir ſur les anciennes offrandes, & en chercher de nouvelles. Après les fruits on offrit les animaux; & lorſqu'on ſe fut familiariſé par ce dernier uſage avec cette cruelle idée que la Divinité aime le ſang, il n'y eut plus qu'un pas à faire pour égorger des hommes, afin de lui offrir le ſang le plus cher & le plus précieux qui ſoit ſans doute à ſes yeux; le fanatiſme antique n'ayant pu s'élever à un plus haut période, égorgea donc des victimes humaines. Il en préſenta les membres palpitants à la Divinité, comme une offrande qui lui étoit agréable. Bien plus, l'homme en mangea lui-même; & après avoir ci-devant éteint ſa raiſon, il dompta enfin la nature pour participer aux feſtins des Dieux.

Il n'eſt pas néceſſaire de faire une longue application de ces uſages à ceux de

toutes les nations païennes & ſauvages qui les ont pratiqués. Chez toutes les ſacrifices ſanglants n'ont eu primitivement pour objet que de couvrir la table du Roi théocratique, comme nous couvrons la table de nos Monarques. Les Prêtres de Belus faiſoient accroire au peuple que leur Divinité mangeoit elle-même les viandes qu'on lui préſentoit ſur ſes autels ; & les Grecs & les Romains ne manquoient jamais dans les temps de calamités, d'aſſembler, dans la place publique, leurs Dieux & leurs Déeſſes autour d'une table magnifiquement ſervie, pour en obtenir, par un feſtin extraordinaire, les graces qui n'avoient pu être accordées aux repas réglés du ſoir & du matin, c'eſt à-dire, aux ſacrifices journaliers & ordinaires. C'eſt ainſi qu'un uſage originairement établi, pour ſoutenir dans tous ſes points le cérémonial figuré d'un Gouvernement ſurnaturel, fut pris à la lettre, & que la Divinité ſe trouvant en tout traitée comme une créature mortelle, fut avilie & perdue de vue.

L'autropophagie qui a régné, & qui regne encore dans une moitié du monde, ne peut avoir non plus une autre ſource que celle que nous avons fait entrevoir.

Ce n'eſt pas la nature qui a conduit tant de nations à cet abominable excès; mais égarées & perdues par le ſurnaturel de ces principes, c'eſt pas à pas & par dégré qu'un culte inſenſé & cruel a perverti le cœur humain. Il n'eſt devenu antropophage qu'à l'exemple & ſur le modele d'une Divinité qu'il a cru antropophage.

Si l'humanité ſe perdit, à plus forte raiſon les mœurs furent-elles auſſi altérées & flétries. La corruption de l'homme théocratique donna des femmes au Dieu Monarque; & comme tout ce qu'il y avoit de meilleur lui étoit dû, la virginité même fut obligée de leur faire ſon offrande. Delà les proſtitutions religieuſes de Babylone & de Pahos; delà ces honteux devoirs du paganiſme qui contraignoient les filles à ſe livrer à quelques divinités avant que de pouvoir entrer dans le mariage; delà enfin tous ces enfants des Dieux qui ont peuplé la mythologie & le ciel poétique.

Nous ne ſuivrons pas plus loin l'étiquette & le cérémonial de la Cour du Dieu Monarque : chaque uſage fut un abus, & chaque abus en produiſit mille autres. Conſidéré comme un Roi, on lui

donna des chevaux, des chars, des boucliers, des armes, des meubles, des terres, des troupeaux, & un domaine qui devint avec le temps le patrimoine des Dieux du paganiſme. Conſidéré comme un homme, on le fit ſéducteur, colere, emporté, jaloux, vindicatif, & barbare. Enfin on en fit l'exemple & le modele de toutes les iniquités dont nous trouvons les affreuſes légendes dans la théogonie païenne.

Le plus grand crime de la théocratie primitive, a ſans doute été d'avoir précipité le genre humain dans l'idolâtrie par le ſurnaturel de ſes principes. Il eſt ſi difficile à l'homme de concevoir un être auſſi grand, auſſi immenſe, & cependant inviſible, tel que l'Etre Suprême, ſans s'aider de quelques moyens ſenſibles, qu'il a fallu preſque néceſſairement que ce gouvernement en vînt à ſa repréſentation. Il étoit alors bien plus ſouvent queſtion de l'Etre Suprême, qu'il n'eſt aujourd'hui. Indépendamment de ſon nom & de ſa qualité de Dieu, il étoit Roi encore : tous les actes de la police, comme tous les actes de la religion, ne parloient que de lui ; on trouvoit ſes ordres & ſes arrêts par-tout, on ſuivoit ſes loix, on

lui payoit tribut, on voyoit ſes officiers, ſon palais & preſque ſa place; elle fut donc bientôt remplie.

Les uns y mirent une pierre brute, les autres une pierre ſculptée; ceux-ci l'image du ſoleil, ceux-là de la lune; pluſieurs nations y expoſerent un bœuf, une chevre, ou un chat comme les Egyptiens. En Ethiopie, c'étoit un chien; & ces ſignes repréſentatifs du Monarque furent chargés de tous les attributs ſymboliques d'un Dieu & d'un Roi. Ils furent décorés de tous les titres ſublimes qui convenoient à celui dont on fit les emblêmes; & ce fut devant eux qu'on porta les prieres & les offrandes, qu'on exerça tous les actes de la police & de la religion, & que l'on remplit enfin tout le cérémonial théocratique. On croit déja ſans doute que c'eſt là l'idolâtrie; non, ce ne l'eſt pas encore, c'en eſt ſeulement la porte fatale.

Nous rejettons ce ſentiment affreux, que les hommes ont été naturellement idolâtres, ou qu'ils le ſont devenus de plein gré & de deſſein prémédité. Jamais les hommes n'ont oublié la divinité; jamais dans leurs égarements les plus groſſiers, ils n'ont tout-à-fait méconnu ſon

excellence & ſon unité; & nous oſerions même penſer en leur faveur qu'il y a moins eu une idolâtrie réelle ſur la terre, qu'une profonde & générale ſuperſtition. Ce n'eſt point non plus par un ſaut rapide que les hommes ont paſſé de l'adoration du Créateur à l'adoration de la créature; ils ſont devenus idolâtres ſans le ſavoir, & ſans vouloir l'être, comme nous verrons ci-après qu'ils ſont devenus eſclaves ſans avoir jamais eu l'envie de ſe mettre dans l'eſclavage. La religion primitive s'eſt corrompue, & l'amour de l'unité s'eſt obſcurcie par l'idée du paſſé, & par les ſuppoſitions qu'il a fallu faire dans un Gouvernement ſurnaturel, qui confondit toutes les idées en confondant la police avec la religion. Nous devons penſer que dans les premiers temps où chaque nation ſe rendit ſon Dieu Monarque ſenſible, qu'on ſe comporta encore vis-à-vis de ſes emblêmes avec une circonſpection religieuſe & intelligente. C'étoit moins Dieu qu'on avoit voulu repréſenter que le Monarque; & c'eſt ainſi que dans nos tribunaux, nos Magiſtrats ont toujours devant eux l'image de leur Souverain, qui rappelle à chaque inſtant, par ſa reſſemblance & par les ornements

de la royauté, le véritable ſouverain qu'on n'y voit pas, mais que l'on ſait exiſter ailleurs. Ce tableau qui ne peut nous tromper, n'eſt pour nous qu'un objet relatif & commémoratif, & telle avoit été ſans doute l'intention primitive de tous les ſymboles repréſentatifs de la divinité. Si nos Peres ſe tromperent cependant, c'eſt qu'il ne leur fut pas auſſi facile de peindre cette divinité, qu'à nous de peindre un mortel. Quel rapport en effet put-il y avoir entre le Dieu régnant & toutes les différentes effigies que l'on en fit? ce ne peut être qu'un rapport imaginaire & de pure convention, toujours prêt par conſéquent à dégrader le Dieu & le Monarque, ſitôt qu'on n'y joindroit plus une inſtruction convenable. On les donna ſans doute ces inſtructions dans les premiers temps; mais par-là le culte & la police, de ſimples qu'ils étoient, devinrent compoſés & allégoriques. Par-là l'officier théocratique vit accroître le beſoin & la néceſſité que l'on eut de ſon état; & comme il devint ignorant lui-même, les conventions primitives ſe changerent en myſteres, & la religion dégénéra en une ſcience merveilleuſe & bizarre, dont le ſecret devint impénétrable

d'âge en âge, & dont l'objet ſe perdit à la fin dans un labyrinthe de graves puérilités & d'importantes bagatelles.

Si toutes les différentes ſociétés euſſent au moins pris pour ſignes de la divinité régnante un ſeul & même ſymbole, l'unité du culte, quoique dégénéré, auroit encore pu ſe conſerver ſur la terre; mais, ainſi que tout le monde ſait, les uns prirent une choſe, & les autres une autre. L'Etre Suprême, ſous mille formes différentes, fut adoré par-tout, ſans n'être plus le même aux yeux de l'homme groſſier; chaque nation s'habitua à conſidérer le ſymbole qu'elle avoit choiſi comme le plus véritable & le plus ſaint.

L'unité fut donc rompue; la religion générale étant éteinte ou méconnue, une ſuperſtition générale en prit la place, & dans chaque contrée, elle eut ſon étendard particulier. Chacun regardant ſon Dieu & ſon Roi comme le ſeul & le véritable, déteſta le Dieu & le Roi des autres nations; elles furent réputées étrangeres, on ſe ſépara d'elles, on ferma ſes frontieres, & les hommes devinrent ainſi par naiſſance, par état, & par religion, ennemis déclarés les uns des autres. *Inde furor vulgo, quod numina vicinorum*

*odit uterque locus, cum ſolos credat habendos eſſe Deos quos ipſe colit.* Juv. §. 15. ỳ. 36.

Tel étoit l'état déplorable où les abus funeſtes de la théocratie primitive avoient déja précipité la religion de tout le genre humain, lorſque Dieu, pour conſerver chez les hommes le ſouvenir de ſon unité, ſe choiſit enfin un peuple particulier, & donna aux Hébreux un Légiſlateur ſage & inſtruit pour réformer la théocratie païenne des nations. Pour y parvenir, ce grand homme n'eut qu'à la dépouiller de tout ce que l'impoſture & l'ignorance y avoit introduit. Moïſe détruiſit donc tous les emblêmes idolâtres qu'on avoit élevé au Dieu Monarque, & il ſupprima les augures, les devins, & tous les faux interpretes de la Divinité; défendit expreſſément à ſon peuple de jamais la repréſenter par aucune figure de pierre ou de fonte, ni par aucune image de peinture ou de ciſelure. Ce fut cette derniere loi qui diſtingua eſſentiellement les Hébreux de tous les peuples du monde. Tant qu'ils l'obſerverent, ils furent vraiment ſages & religieux; & toutes les fois qu'ils la tranſgreſſerent, ils ſe mirent au niveau des autres nations. Mais telle étoit

encore dans ces anciens temps la force des préjugés, & l'excès de la groſſiéreté des hommes, que ce précepte, qui nous ſemble aujourd'hui ſi ſimple & ſi conforme à la raiſon, fut pour les Hébreux d'une obſervance pénible & difficile. Delà leurs fréquentes rechûtes dans l'idolâtrie, & ces perpétuels retours vers les images des nations, qu'on n'a pu expliquer juſqu'ici que par une dureté de cœur & un entêtement inconcevable, dont on doit actuellement retrouver la ſource & les motifs dans les anciens préjugés & dans les uſages de la théocratie primitive.

Après avoir parcouru la partie religieuſe de cet antique Gouvernement, juſqu'à l'idolâtrie qu'il a produit, & juſquà ſa réforme chez les Hébreux, jettons auſſi quelques regards ſur ſa partie civile & politique, dont le vice s'eſt déja fait entrevoir. Tel grand & tel ſublime qu'ait paru dans ſon temps un Gouvernement qui prenoit le ciel pour modele & pour objet, un édifice politique conſtruit ici-bas ſur une telle ſpéculation, a dû néceſſairement s'écrouler, & produire de très-grands maux. Entre cette foule de fauſſes opinions dont cette théocratie rem-

plit l'eſprit humain, il s'en éleva deux fort oppoſées l'une à l'autre, & toutes deux cependant également contraires au bonheur des ſociétés. Le tableau qu'on ſe fit de la félicité du regne céleſte, fit naître ſur la terre de fauſſes idées ſur la liberté, ſur l'égalité, & ſur l'indépendance. D'un autre côté, l'aſpect du Dieu Monarque ſi grand & ſi immenſe, réduiſit l'homme preſqu'au néant, & le porta à ſe mépriſer lui-même, & à s'avilir volontairement. Par ces deux extrêmes, l'eſprit d'humanité & de raiſon, qui devoit faire le lien des ſociétés, ſe perdit néceſſairement dans une moitié du monde; on voulut être plus qu'on ne pouvoit & qu'on ne devoit être ſur la terre : & dans l'autre on ſe dégrada au-deſſous de ſon état naturel; enfin on ne vit plus l'homme, mais on vit inſenſiblement paroître le ſauvage & l'eſclave.

Le point de vue du genre humain avoit été cependant de ſe rendre heureux par la théocratie, & nous ne pouvons qu'il n'y ait réuſſi au moins pendant un temps. Le regne des Dieux a été célébré par les Poëtes, ainſi que l'âge d'or, comme un regne de félicité & de liberté. Chacun étoit libre dans Iſraël,

dit auſſi l'Ecriture en parlant des commencements de la théocratie moſaïque; chacun faiſoit ce qui lui plaiſoit, alloit où il vouloit, & vivoit alors dans l'indépendance : *Unuſquiſque quod ſibi rectum videbatur hoc faciebat.* Jud. 17. 6. Ces heureux temps, où l'on doit appercevoir néanmoins le germe des abus futurs, n'ont pu exiſter que dans les abords de cet âge myſtique, lorſque l'homme étoit encore dans la ferveur de ſa morale, & dans l'héroïſme de ſa théocratie; & ſa félicité, auſſi-bien que ſa juſtice, ont dû être paſſagères, parce que la ferveur & l'héroïſme, qui ſeuls pouvoient ſoutenir le ſurnaturel de ce Gouvernement, ſont des vertus momentanées, & des ſaillies religieuſes, qui n'ont jamais de durée ſur la terre. La véritable & la ſolide théocratie n'eſt réſervée que pour le ciel; c'eſt là que l'homme un jour ſera ſans paſſions comme la Divinité: mais il n'en eſt pas de même ici-bas d'une théocratie terreſte, où le peuple ne peut qu'abuſer de ſa liberté ſous un Gouvernement proviſoir, & ſans conſiſtance, & où ceux qui commandent ne peuvent qu'abuſer du pouvoir illimité d'un Dieu Monarque, qu'il n'eſt que

trop facile de faire parler. Il eſt donc ainſi très-vraiſemblable que c'eſt par ces deux excès que la police théocratique s'eſt autrefois perdue ; par l'un, tout l'ancien occident a changé ſa liberté en brigandage, & en une vie vagabonde ; & par l'autre, tout l'orient s'eſt vu opprimé par des tyrans.

L'état ſauvage des premiers Européens connus, & de tous les peuples de l'Amérique, préſente des ombres & des veſtiges encore ſi conformes à quelques-uns des traits de l'âge d'or, qu'on ne doit point être ſurpris ſi nous avons été portés à chercher l'origine de cet état d'une grande partie du genre humain dans les ſuites des malheurs du monde & dans l'abus de ces préjugés théocratiques, qui ont répandu tant d'erreurs par toute la terre. En effet, plus nous avons approfondi les différentes traditions & les uſages des peuples ſauvages, plus nous y avons trouvé d'objets iſſus des ſources primitives de la fable, & des coutumes relatives aux préventions univerſelles de la haute antiquité. Nous nous ſommes même apperçus quelquefois, que ces veſtiges étoient plus purs & mieux motivés chez les Américains & autres peuples

ples barbares & ſauvages comme eux, que chez toutes les autres nations de notre hémiſphere. Ce ſeroit entrer dans un trop vaſte détail que de parler de ces uſages; nous dirons ſeulement que la vie ſauvage n'a été eſſentiellement qu'une ſuite de l'impreſſion qu'avoit fait autrefois ſur une partie des hommes le ſpectacle des malheurs du monde, qui les en dégoûta, & leur en inſpira le mépris. Ayant appris alors quelle en étoit l'inconſtance & la fragilité, la partie religieuſe des premieres ſociétés crut devoir prendre pour baſe de ſa conduite ici-bas, que ce monde n'eſt qu'un paſſage. D'où il arriva que les ſociétés en général ne s'étant point donné un lien viſible, ni un chef ſenſible pour leur Gouvernement dans ce monde, elles ne ſe réunirent jamais parfaitement, & que des familles s'en ſéparerent de bonne heure, & renoncerent tout-à-fait à l'eſprit de la police humaine pour vivre en pélerins, & pour ne penſer qu'à cet avenir qu'elles deſiroient, & qu'elles s'attendoient de voir bientôt paroître.

D'abord ces premieres générations ſolitaires furent auſſi religieuſes qu'elles étoient miſérables. Ayant toujours les

yeux levés vers le ciel, & ne cherchant à pourvoir qu'à leurs plus preſſants beſoins, elles n'abuſerent point ſans doute de leur oiſiveté ni de leur liberté ; mais à meſure qu'en ſe multipliant elles s'éloignerent des premiers temps & du gros de la ſociété, elles ne formerent plus alors que des peuplades errantes & des nations mélancoliques, qui peu-à-peu ſe ſécularíſerent en peuples ſauvages & barbares : tel a été le triſte abus d'un dogme très-ſaint en lui-même. Le monde n'eſt qu'un paſſage, il eſt vrai, & c'eſt une vérité des plus utiles à la ſociété, parce que ce paſſage conduit à une vie plus excellente, que chacun doit chercher à mériter en rempliſſant ici-bas ſes devoirs. Cependant une des plus grandes fautes de la police primitive, eſt de n'avoir pas mis de ſages bornes à ſes effets. Ils ont été infiniment pernicieux au bien-être des ſociétés, toutes les fois que des événements ou des terreurs générales ont fait ſubitement oublier à l'homme qu'il eſt dans ce monde, parce que Dieu l'y a placé, & qu'il n'y eſt placé que pour s'acquitter envers la ſociété & envers lui-même, de tous les devoirs où ſa naiſſance & le nom d'homme l'engagent : ja-

mais en contemplant cette vérité on n'a dû faire abſtraction de la ſociété. Le dogme le plus ſaint n'eſt vrai que relativement à tout le genre humain; la vie n'eſt qu'un pélérinage, mais un pélerin n'eſt qu'un fainéant, & l'homme n'eſt pas fait pour l'être. Tant qu'il eſt ſur la terre, il y a un centre unique & commun auquel il doit être inviſiblement attaché, & dont il ne peut s'écarter ſans être déſerteur, & déſerteur très-criminel, que la police humaine a droit de réclamer. C'eſt ainſi qu'auroit dû agir & penſer la police primitive; mais l'eſprit théocratique qui la conduiſoit, pouvoit-il être capable de précautions à cet égard? Il voulut s'élever, & ſe précipita; il voulut anticiper ſur le regne des juſtes, & n'engendra que des ſauvages & des barbares; & l'humanité ſe perdit enfin, parce qu'on ne voulut plus être homme ſur la terre. C'eſt ici ſans doute qu'on peut s'appercevoir qu'il en eſt des erreurs humaines dans leur marche, comme des planetes dans leur cours; elles ont de même un orbite immenſe à parcourir, elles y ſont vues ſous diverſes phaſes & ſous différents aſpects; & cependant elles ſont toujours les mêmes, & reviennent conſtam-

ment au point d'où elles ſont parties, pour recommencer une nouvelle révolution, toutes les fois que l'eſprit humain ſe croit réduit avec la nature dans ces cas extrêmes.

Le Gouvernement proviſoir qui conduiſit à la vie ſauvage & vagabonde ceux qui ſe ſéparerent des premieres ſociétés, produiſit un effet tout contraire ſur ceux qui y reſterent ; il les réduiſit au plus dur eſclavage. Comme les ſociétés n'avoient été dans leur origine que des familles plutôt ſoumiſes à une diſcipline religieuſe qu'à une police civile, & que l'excès de leur religion qui les avoit portés à ſe donner Dieu pour Monarque, avoit exigé, avec le mépris du monde, le renoncement total de ſoi-même, & le ſacrifice de ſa liberté, de ſa raiſon, & de toute propriété, il arriva néceſſairement que ces familles s'étant agrandies & multipliées, & entretenues dans ces principes, leur ſervitude religieuſe ſe trouva changée en une ſervitude civile & politique, & qu'au-lieu d'être le ſujet du Dieu Monarque, l'homme ne fut plus que l'eſclave des Officiers qui commanderent en ſon nom.

Les corbeilles, les coffres & les ſym-

boles par leſquels on repréſentoit le ſouverain, n'étoient rien; mais les Miniſtres qu'on lui donna, furent des hommes, & non des êtres céleſtes incapables d'abuſer d'une adminiſtration qui leur donnoit tout pouvoir. Comme il n'y a point de traité, ni de convention à faire avec un Dieu, la théocratie où il étoit ſenſé précéder, a donc été par ſa nature, un Gouvernement deſpotique dont l'Etre Suprême étoit le Sultan inviſible, & dont les Miniſtres théocratiques ont été les Viſirs, c'eſt-à-dire les deſpotes réels. De tous les vices politiques de la théocratie, voilà quel a été le plus fatal aux hommes, & celui qui a préparé les voies au deſpotiſme oriental.

Sans doute que dans les premiers temps les Miniſtres viſibles ont été dignes, par leur modération & par leur vertu, de leur maître inviſible. Par le bien qu'ils auront d'abord fait aux hommes, ceux-ci ſe ſeront accoutumés à reconnoître en eux le pouvoir divin; par la ſageſſe de leurs premiers ordres, & par l'utilité de leurs premiers conſeils, on ſe ſera habitué à leur obéir, & l'on ſe ſera ſoumis ſans peine à leurs oracles. Peu-à-peu une confiance extrême aura produit une cré-

dulité extrême, par laquelle l'homme prévenu que c'étoit Dieu qui parloit, que c'étoit un ſouverain immuable qui vouloit, qui commandoit & qui menaçoit, aura cru ne pas devoir réſiſter aux organes du ciel, lors même qu'ils ne faiſoient plus que du mal. Arrivé par cette gradation au point de déraiſon de méconnoître la dignité de la nature humaine, l'homme dans ſa miſere n'a plus oſé lever les yeux vers le ciel, & encore moins ſur les tyrans qui le faiſoient parler. Fanatique en tout, il adora ſon eſclavage, & crut enfin devoir honorer ſon Dieu & ſon Monarque, par ſon néant & ſon indignité. Ces malheureux préjugés ſont encore la baſe de tous les ſentiments & de toutes les diſpoſitions des orientaux envers leurs deſpotes. Ils s'imaginent que ceux-ci ont de droit divin le pouvoir de faire le bien & le mal, & qu'ils ne doivent trouver rien d'impoſſible dans l'exécution de leurs volontés. Si ces peuples ſouffrent, s'ils ſont malheureux par les caprices féroces d'un barbare, ils adorent les vues d'une Providence impénétrable; ils reconnoiſſent les droits & les titres de la tyrannie dans la force & dans la violence, & ne cherchent la ſolution des

procédés illégitimes & cruels dont ils ſont les victimes, que dans des interprétations dévotes & myſtiques, ignorant que ces procédés n'ont point d'autre ſource que l'oubli de la raiſon & les abus d'un gouvernement ſurnaturel, qui s'eſt éterniſé dans ces climats, quoique ſous un autre appareil.

Les théocraties étant ainſi devenues deſpotiques à l'abri des préjugés dont elles aveuglerent les nations, couvrirent la terre de tyrans. Leurs Miniſtres, pendant bien des ſiecles, furent les vrais & les ſeuls Souverains du monde; & rien ne leur réſiſtant, ils diſpoſerent des biens, de l'honneur & de la vie des hommes, comme ils avoient déja diſpoſé de leur raiſon & de leur eſprit. Les temps qui nous ont dérobé l'hiſtoire de cet ancien Gouvernement, parce qu'il n'a été qu'un âge d'ignorance profonde & de menſonges, ont, à la vérité, jetté un voile épais ſur les excès de ces Officiers; mais la théocratie judaïque, quoique réformée dans ſa religion, n'ayant pas été exempte des abus politiques, peut ſervir à en dévoiler une partie. L'Ecriture nous expoſe elle-même quelle a été l'abominable conduite des enfants d'Héli & de Samuël, &

nous apprend quels ont été les crimes, qui ont mis fin à cette théocratie particuliere où regnoit le vrai Dieu. Ces indignes deſcendants d'Aaron & de Lévi ne rendoient plus la juſtice au peuple. L'argent rachetoit auprès d'eux les coupables : on ne pouvoit les aborder ſans préſents; leurs paſſions ſeules étoient leur loi & leur guide; leur vie n'étoit qu'un brigandage ; ils enlevoient de force & dévoroient les victimes qu'on deſtinoit au Dieu Monarque, qui n'étoit plus qu'un prête-nom; & leur incontinence égalant leur avarice & leur voracité, ils dormoient, dit la Bible, avec les femmes qui veilloient à l'entrée du tabernacle. (Reg. l. 1. c. 2. ỳ. 22.)

L'Ecriture paſſe modeſtement ſur cette anecdote, que l'eſprit de vérité n'a pu cependant cacher. Mais ſi les Miniſtres du vrai Dieu ſe ſont livrés à un tel excès, les Miniſtres théocratiques des anciennes nations l'avoient en cela emporté ſur les Hébreux, par l'impoſture avec laquelle ils pallierent leurs déſordres. Ils en vinrent par-tout au comble d'impiété & d'inſolence de couvrir juſqu'à leurs débauches du manteau de la Divinité. C'eſt d'eux que ſortit un nouvel ordre

de créatures, qui, dans l'eſprit des peuples imbécilles, fut regardé comme une race particuliere & divine. Toutes les nations virent alors paroître les demi-dieux & les héros, dont la naiſſance illuſtre & les exploits porterent enfin les hommes à altérer leur premier Gouvernement, & à paſſer du regne de ces Dieux qu'ils n'avoient jamais pu voir, ſous celui de leurs prétendus enfants, qu'ils voyoient au milieu d'eux. C'eſt ainſi que l'incontinente théocratie commença à ſe donner des maîtres, & que ce Gouvernement fut conduit à ſa ruine par le crime & l'abus du pouvoir.

L'âge des demi-dieux a été un âge auſſi réel que celui des Dieux, mais preſqu'auſſi obſcur. Il a été néceſſairement rejetté de l'hiſtoire, qui ne reconnoît que les faits & les temps tranſmis par des annales conſtantes & continues. A en juger ſeulement par les ombres de cette mythologie univerſelle, qu'on retrouve chez tous les peuples, il paroît que le regne des demi-dieux n'a point été auſſi ſuivi & auſſi long que l'avoit été le regne des Dieux, & que le fut enſuite le regne des Rois, & que les nations n'ont point toujours été aſſez heureuſes pour avoir de

ces hommes extraordinaires. Comme ces enfants théocratiques ne pouvoient pas naître tous avec des vertus héroïques qui répondiſſent à ce préjugé de leur naiſſance, le plus grand nombre s'en perdoit ſans doute dans la foule, & ce n'étoit que de temps en temps que le génie de la naiſſance & le courage réciproquement ſecondés, donnoient à l'univers languiſſant des protecteurs & des maîtres utiles. A en juger encore par les traditions mytologiques, ces enfants illuſtres firent la guerre aux tyrans, exterminerent les brigands, purgerent la terre des monſtres qui l'infectoient, & furent des preux incomparables qui, comme les Paladins de nos antiquités gauloiſes, couroient le monde pour l'amour du genre humain, afin d'y rétablir par-tout le bon ordre, la police & la ſûreté. Jamais miſſion ſans doute n'a été plus belle & plus utile ſur-tout dans ces temps où la théocratie primitive n'avoit produit dans le monde que ces maux extrêmes, l'anarchie & la ſervitude.

La naiſſance de ces demi-dieux & leurs exploits, concourent ainſi à nous montrer quel étoit de leur temps l'affreux déſordre de la police & de la religion parmi le genre humain. Chaque fois qu'il s'éle-

voit un héros, le ſort des ſociétés paroiſſoit ſe réaliſer & ſe fixer vers l'unité; mais auſſi-tôt que ces perſonnages illuſtres n'étoient plus, les ſociétés retournoient vers leur premiere théocratie, & retomboient dans leurs premieres miſeres, juſqu'à ce qu'un nouveau libérateur vînt encore les en retirer.

Inſtruites cependant par leurs fréquentes rechûtes & par les biens qu'elles avoient éprouvés toutes les fois qu'elles avoient eu un chef viſible dans la perſonne de quelque demi-dieu, les ſociétés commencerent enfin à ouvrir les yeux ſur le vice eſſentiel d'un Gouvernement qui n'avoit jamais pu avoir de conſiſtance & de ſolidité, parce que rien de conſtant ni de réel n'y avoit repréſenté l'unité, ni réuni les hommes vers un centre ſenſible & commun. Le regne des demi-dieux commença donc à humaniſer les préjugés primitifs : & c'eſt cet état moyen qui conduiſit les nations à deſirer le regne des Rois. Elles ſe dégoûterent inſenſiblement du regne des miniſtres théocratiques, qui n'avoient ceſſé d'abuſer du pouvoir des Dieux qu'on leur avoit mis en main; & lorſque l'indignation publique fut montée à ſon comble, elles ſe ſoule-

verent contre eux, & placerent enfin un mortel ſur le trône du Dieu Monarque, qui juſqu'alors n'avoit été repréſenté que par des ſymboles muets & ſtupides.

Le paſſage de la théocratie à la royauté, ſe cache, ainſi que tous les faits précédents, dans la nuit la plus ſombre; mais nous avons encore les Hébreux dont nous pouvons examiner la conduite particuliere dans une révolution ſemblable, pour en faire enſuite l'application à ce qui s'étoit fait antérieurement chez toutes les autres nations, dont les uſages & les préjugés nous tiendront lieu d'annales & de monuments.

Nous avons déja remarqué une des cauſes de la ruine de la théocratie judaïque dans les déſordres de ſes Miniſtres; nous devons y en ajouter une ſeconde, c'eſt le malheur arrivé dans le même temps à l'Arche d'alliance, qui fut priſe par les Philiſtins. Un Gouvernement ſans police & ſans maître ne peut ſubſiſter ſans doute; or tel étoit dans ces derniers inſtants le Gouvernement des Hébreux. L'Arche d'alliance repréſentoit le ſiege de leur ſuprême Souverain en paix comme en guerre; elle étoit ſon organe & ſon bras; elle marchoit à la tête des armées

comme le char du Dieu des combats ; on la ſuivoit comme un Général invincible, & jamais à ſa ſuite on n'avoit doute de la victoire. Il n'en fut plus de même après ſa défaite & ſa priſe ; quoiqu'elle fût rendue à ſon peuple, la confiance d'Iſraël s'étoit affoiblie, & les déſordres des Miniſtres ayant encore altéré l'eſprit des peuples, ils ſe ſouleverent, & contraignirent Samuël de leur donner un Roi qui pût marcher à la tête de leurs armées, & leur rendre la juſtice. A cette demande du peuple on ſait quelle fut alors la réponſe de Samuël, & le tableau effrayant qu'il fit de l'énorme pouvoir & des droits de la ſouveraine puiſſance. La flatterie & la baſſeſſe y ont trouvé un vaſte champ pour faire leur cour aux tyrans ; la ſuperſtition y a vu des objets dignes de ſes rêveries myſtiques, mais aucun n'a peut-être reconnu l'eſprit théocratique qui le dicta dans le deſſein d'effrayer les peuples, & les détourner de leur projet. Comme le Gouvernement qui avoit précédé, avoit été un regne où il n'y avoit point eu de milieu entre le Dieu Monarque & le peuple, où le Monarque étoit tout, & où le ſujet n'étoit rien, ces dogmes religieux changés avec le temps

en préjugés politiques, firent qu'on appl
qua à l'homme Monarque toutes les idé
qu'on avoit eu de la puiſſance & de l'au
torité ſuprême du Dieu Monarque. D'ai
leurs, comme le peuple cherchoit moin
à changer la théocratie qu'à ſe dérobe
aux vexations des miniſtres théocratique
qui avoient abuſé des oracles & des em
blêmes muets de la Divinité, il fit pe
d'attention à l'odieux tableau qui n'étoi
fait que pour l'effrayer; & content d'a
voir à l'avenir un emblême vivant de l
Divinité, il s'écria : N'importe, il nou
faut un Roi qui marche devant nous
qui commande nos armées, & qui nou
protege contre nos ennemis. Cette étrang
conduite ſembleroit ici nous montrer qu'i
y auroit eu des nations qui ſe ſeroient
par des actes authentiques, ſoumiſes à l'eſ
clavage, ſi ce détail ne nous prouvoit évi
demment que dans cet inſtant, les nation
encore animées de toutes les préventions
religieuſes qu'elles avoient toujours eu
pour la théocratie, furent de nouveau
aveuglées & trompées par ſes faux prin
cipes. Quoique dégoûté du miniſtere ſa
cerdotal, l'homme, en demandant un Roi,
n'eut aucun deſſein d'abroger ſon ancien
Gouvernement; il crut en cela ne faire

qu'une réforme dans l'image & dans l'organe du Dieu Monarque, qui fut toujours regardé comme l'unique & le véritable maître, ainſi que le prouve le regne même des Rois Hébreux, qui ne fut qu'un regne précaire où les Prophetes élevoient ceux que Dieu leur déſignoit, & comme le confirme ſans peine ce titre auguſte qu'ont conſervé les Rois de la terre, image de la Divinité.

La premiere élection des ſouverains n'a donc point été une véritable élection, ni le Gouvernement d'un ſeul un nouveau Gouvernement. Les principes primitifs ne firent que ſe renouveller ſous un autre aſpect, & les nations n'ont cru voir dans cette révolution qu'un changement & qu'une réforme dans l'image théocratique de la Divinité. Le premier homme dont on fit cette image, n'y entra pour rien; ce ne fut pas lui qu'on conſidéra directement : on en agit d'abord vis-à-vis de lui comme on en avoit agi originairement avec les premiers ſymboles de fonte ou de métal, qui n'avoient été que des ſignes relatifs ; & l'eſprit, & l'imagination des peuples, reſterent toujours fixés ſur le Monarque inviſible & ſuprême. Mais ce nouvel appareil

ayant porté les hommes à faire une nouvelle application de leurs faux principes & de leurs anciens préjugés, les conduiſit à de nouveaux abus, & au deſpotiſme abſolu. Le premier âge de la théocratie avoit rendu la terre idolâtre, parce qu'on y traita Dieu comme un homme. Le ſecond la rendit eſclave, parce qu'on y traita l'homme comme un Dieu. Sa même imbécillité, qui avoit autrefois donné une maiſon, une table & des femmes à la Divinité, en donna les attributs, les rayons & la foudre à un ſimple mortel : contraſte bizarre, & conduite toujours déplorable, qui firent la honte & le malheur de ces ſociétés, qui continuerent toujours à chercher les principes de la police humaine ailleurs que dans la nature & dans la raiſon.

La ſeule précaution dont les hommes s'aviſerent, lorſqu'ils commencerent à repréſenter leur Dieu Monarque par un de leurs ſemblables, fut de chercher l'homme le plus beau & le plus grand ; c'eſt ce que l'on voit par l'hiſtoire de toutes les anciennes nations. Elles prenoient bien plus garde à la taille & aux qualités du corps, qu'à celles de l'eſprit ; parce qu'il ne s'agiſſoit uniquement dans ces primitives élec-

élections que de représenter la divinité ſous une apparence qui répondît à l'idée qu'on ſe formoit d'elle, & qu'à l'égard de la conduite du Gouvernement, ce n'étoit point ſur l'eſprit du repréſentant, mais ſur l'eſprit de l'inſpiration du Dieu Monarque que l'on comptoit toujours. Ces nations s'imaginerent qu'il ſe révéleroit à ces nouvaux ſymboles, ainſi qu'elles penſoient qu'il s'étoit révélé aux anciens. Elles ne furent cependant pas aſſez ſtupides pour croire qu'un mortel ordinaire pût avoir par lui-même le grand privilege d'être en relation avec la Divinité; mais comme elles avoient ci-devant inventé des uſages pour faire deſcendre ſur des ſymboles de pierre & de métal, une vertu particuliere & ſurnaturelle, elles crurent devoir auſſi les pratiquer vis-à-vis des ſymboles humains; & ce ne fut qu'après ces formalités que tout leur paroiſſant égal & dans l'ordre, elles ne virent plus dans le nouveau repréſentant qu'un mortel changé, & qu'un homme extraordinaire dont on exigea des oracles, & qui devint l'objet de l'adoration publique.

Si nous voulions donc fouiller dans les titres de ces ſuperbes deſpotes de l'Aſie, qui ont ſi ſouvent fait gémir la

nature humaine, nous ne pourrions en trouver que de honteux & de déshonorants pour eux; nous verrions dans les monuments de l'ancienne Ethiopie, que ces Souverains, qui, ſelon Strabon, ne ſe montroient à leurs peuples que derriere un voile, avoient eu pour prédéceſſeurs des chiens, auxquels on avoit donné des hommes pour officiers & pour miniſtres. Ces chiens, pendant de longs âges, avoient été les Rois théocratiques de cette contrée, c'eſt-à-dire, les repréſentants du Dieu Monarque; & c'étoit dans leurs cris, leurs allures, & leurs divers mouvements qu'on cherchoit les ordres & les volontés de la ſuprême Puiſſance, dont on les avoit fait le ſymbole & l'image proviſoire. Telle a été ſans doute la ſource de ce culte abſurde, que l'Egypte a rendu à certains animaux. Il n'a pu être qu'une ſuite de cet antique & ſtupide Gouvernement; & l'idolâtrie d'Iſraël dans le déſert, ſemble nous en donner une preuve évidente. Comme ce peuple ne voyoit pas revenir ſon conducteur, qui faiſoit une longue retraite ſur le Mont Sinaï, il le crut perdu tout-à-fait; & courant vers Aaron, il lui dit: Faites-nous un veau qui marche devant nous;

car nous ne ſavons ce qu'eſt devenu ce Moïſe qui nous a tirés d'Egypte. Raiſonnement bizarre, dont le véritable eſprit n'a point encore été connu, mais qui juſtifie, ce ſemble, pleinement l'origine que nous devons à l'idolâtrie & au deſpotiſme : c'eſt qu'il y a eu des temps où un chien, un veau, ou un homme placé à la tête d'une ſociété, n'ont été par cette ſociété qu'une ſeule & même choſe, & où l'on ſe portoit vers l'un ou vers l'autre de ces ſymboles, ſuivant que les circonſtances le demandoient, ſans que l'on crût pour cela rien innover dans le ſyſtême du Gouvernement. C'eſt dans le même eſprit que ces Hébreux retournerent ſi conſtamment aux idoles pendant leur théocratie. Toutes les fois qu'ils ne voyoient plus au milieu d'eux quelque Juge inſpiré ou quelqu'homme ſuſcité de Dieu, il falloit alors retourner vers Malach ou vers Chamos, pour y chercher un autre repréſentant, comme on avoit autrefois couru au veau d'or pendant la diſparition de Moïſe.

Préſentement arrivé où commence l'hiſtoire *connue* des temps connus, il nous ſera plus facile d'en ſuivre le deſpotiſme & de vérifier l'origine par ſa conduite &

par ſes uſages. L'homme élevé à ce comble de grandeur & de gloire, d'être regardé ſur la terre comme l'organe du Dieu Monarque, & à cet excès de puiſſance de pouvoir agir, vouloir & commander ſouverainement en ſon nom, ſuccomba preſqu'auſſi-tôt ſous un fardeau qui n'eſt point fait pour l'homme. L'illuſion de ſa dignité lui fit méconnoître ce qu'il y avoit en elle de réellement grand & de réellement vrai, & les rayons de l'Etre Suprême dont ſon diadême fut orné, l'éblouirent à un point qu'il ne vit plus le genre humain, & qu'il ne ſe vit plus lui-même abandonné de la raiſon publique qui ne voulut plus voir en lui un mortel ordinaire, mais une idole vivante inſpirée du ciel. Il auroit fallu que le ſeul ſentiment de ſa dignité lui eût dicté l'équité, la modération, la douceur, & ce fut cette dignité même qui le porta vers tous les excès contraires. Il auroit fallu qu'un tel homme rentrât ſouvent en lui-même, mais tout ce qui l'environnoit, l'en faiſoit ſortir, & l'en tenoit toujours éloigné. Eh! comment un mortel auroit-il pu ſe ſentir & ſe reconnoître? il ſe vit décoré de tous les titres ſublimes dûs à la Divinité, & qui avoient été ci-devant

portés par les Idoles & ſes autres emblêmes. Tout le cérémonial dû au Dieu Monarque fut rempli devant l'homme monarque. Adoré comme celui dont il devint à ſon tour le repréſentant, il fut de même regardé comme infaillible & immuable; tout l'univers lui dut, il ne dut rien à l'univers. Ses volontés devinrent les arrêts du ciel, ces férocités furent regardées comme des jugements d'en-haut. Enfin cet emblême vivant du Dieu Monarque ſurpaſſa en tout l'affreux tableau qui en avoit été fait autrefois aux Hébreux. Tous les peuples ſouſcrivirent comme Iſraël à leurs droits cruels & à leurs privileges inſenſés; ils en gémirent tous par la ſuite, mais ce fut en oubliant de plus en plus la dignité de la nature humaine, & en humiliant leur front dans la pouſſiere, ou bien en ſe portant vers des actions lâches & atroces, méconnoiſſant également cette raiſon qui ſeule pouvoit être leur médiatrice. Il ne faut pas être fort verſé dans l'hiſtoire, pour reconnoître ici le Gouvernement de l'orient depuis tous les temps connus. Seize cents deſpotes qui y ont régné, à peine en peut-on trouver deux ou trois qui aient mérité le nom d'homme; & ce

qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que les antiques préjugés, qui ont donné naiſſance au deſpotiſme, ſubſiſte encore dans l'eſprit des Aſiatiques, & le perpétuent dans la plus belle partie du monde dont ils n'ont fait qu'un déſert malheureux. Nous abrégerons cette triſte peinture : chaque Lecteur inſtruit en ſe rappellant les maux infinis que ce Gouvernement a faits ſur la terre, retrouvera toujours cette longue chaîne d'événements & d'erreurs, & les ſuites funeſtes de tous les faux principes des premieres ſociétés.

C'eſt pour eux ſeuls que la religion & la police ſe ſont inſenſiblement changées en fantômes monſtrueux, qui ont engendré l'idolâtrie & le deſpotiſme, dont la fraternité eſt ſi étroite, qu'ils ne ſont qu'une ſeule & même choſe. Voilà quels ont été les fruits amers des ſublimes ſpéculations d'une théocratie chimérique, qui, pour anticiper ſur le céleſte avenir, a dédaigné de penſer à la terre, dont elle croyoit la fin prochaine.

Pour achever de conſtater ces grandes vérités, jettons un coup d'œil ſur le cérémonial & ſur les principaux uſages des Souverains deſpotiques, qui humilient encore la plus grande partie des nations,

en y faiſant reconnoître les uſages & les principes de la théocratie primitive. Ce ſera ſans doute mettre le dernier ſceau de l'évidence à ces annales du genre humain. Cette partie de notre carriere ſeroit immenſe, ſi nous n'y mettions des bornes, ainſi que nous en avons mis à tout ce que nous avons parcouru. Hiſtoriens anciens & modernes, voyageurs, tous concourent à nous montrer les droits du Dieu Monarque dans la Cour des deſpotes; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que tous les Ecrivains n'ont écrit & n'ont vu qu'en aveugles les différents objets qu'ils ont tâché de nous repréſenter.

Tu ne paroîtras jamais devant moi les mains vuides, diſoit autrefois aux ſociétés théocratiques le Dieu Monarque par la bouche de ſes officiers. (Exod. 73. 15.) Tel eſt ſans doute le titre ignoré de ces deſpotes Aſiatiques devant leſquels aucun homme ne peut ſe préſenter ſans apporter ſon offrande. Ce n'eſt donc point dans l'orgueil ni dans l'avarice des Souverains, qu'il faut chercher l'origine de cet uſage onéreux, mais dans les préjugés primitifs qui ont changé une leçon de morale en un étiquet politique. C'eſt parce que toutes choſes viennent ici-bas de l'Etre

Suprême, qu'un Gouvernement religieux avoit exigé qu'on lui fît à chaque inſtant l'hommage des biens que l'on ne tenoit que de lui; il falloit même s'offrir ſoi-même, car quel eſt l'homme qui ne ſoit du domaine de ſon Créateur? Tous les Hébreux, par exemple, ſe regardoient comme les eſclaves nés de leur ſuprême Monarque. Tous ceux que j'ai tirés des miſeres d'Egypte, leur diſoit-il, ſont mes eſclaves; ils ſont à moi, c'eſt mon bien & mon héritage. Et cet eſclavage étoit ſi réel, qu'il falloit racheter les premiers nés des hommes, & payer un droit de rachat au miniſtere public. Ce précepte s'étendoit auſſi ſur les animaux; l'homme & la bête devoient être aſſujettis à la même loi, parce qu'ils appartenoient également au Monarque Suprême. Il en a été de même des autres loix théocratiques, moralement vraies, & politiquement fauſſes. Leur mauvaiſe application en fit dès les premiers temps les principes fondamentaux de la future ſervitude des nations. Ces loix n'inſpiroient que terreur, & ne parloient que de châtiments, parce qu'on ne pouvoit que par de continuels efforts, maintenir les ſociétés dans la ſphere ſurnaturelle où l'on

avoit porté leur police & leur Gouvernement. Le Monarque chez les Juifs endurcis & chez toutes les autres nations, étoit moins regardé comme un pere & comme un Dieu de paix, que comme un ange exterminateur. Le mobile de la théocratie avoit donc été la crainte, elle le fut auſſi du deſpotiſme. Le Dieu des Scithes étoit repréſenté par une épée; le vrai Dieu chez les Hébreux étoit auſſi obligé, à cauſe de leur caractere, de les menacer continuellement. Tremblez devant mon ſanctuaire, leur écrivit-il; quiconque approchera du lieu où je réſide, ſera puni de mort. Et ce langage vrai quelquefois dans la bouche de la religion, fut enſuite ridiculement adopté des deſpotes Aſiatiques, afin de contrefaire en tout la divinité. Chez les Perſes & chez les Medes, on ne pouvoit voir ſon Roi comme on ne pouvoit voir ſon Dieu ſans mourir, & ce fut là le principe de cette inviſibilité que les Princes orientaux ont affecté dans tous les temps.

La ſuperſtition judaïque qui s'étoit imaginé qu'elle ne pouvoit prononcer le nom terrible de Jehovah, qui étoit le grand nom de ſon Monarque, nous a tranſmis par-là un des étiquets de cette théocratie

primitive, dont l'eſprit altéra quelquefois la théocratie judaïque, & qui s'eſt auſſi conſervé dans le Gouvernement oriental. On y a toujours eu pour principe de cacher le vrai nom du Souverain. C'eſt un crime de leze-majeſté de le prononcer à Siam; & dans la Perſe les ordonnances du Prince ne commencent point par ſon nom, ainſi qu'en Europe, mais par ces mots ridicules & amphatiques : Un commandement eſt ſorti de celui auquel l'univers doit obéir.... (Chard. tom. 6, chap. 11.) En conſéquence de cet uſage théocratique, les Princes orientaux ne ſont connus de leurs ſujets que par des ſurnoms. Jamais les Hiſtoriens Grecs n'ont pu ſavoir autrefois les véritables noms des Rois de Perſe, qui ſe cachoient aux étrangers comme à leurs ſujets ſous des épithetes attachées à leur ſouveraine puiſſance. Hérodote nous dit, liv. 5, que Darius ſignifie, exterminateur; & nous pouvons l'en croire, c'eſt un vrai ſurnom de deſpote.

Comme il n'y a qu'un Dieu dans l'univers, & que c'eſt une vérité qui n'a jamais été totalement obſcurcie, les premiers mortels qui le repréſenterent, ne manquerent point auſſi de penſer qu'il ne

falloit qu'un Souverain dans le monde. Le dogme de l'unité de Dieu a donc auſſi donné lieu au dogme deſpotique de l'unité de puiſſance ; c'eſt-à-dire au titre de Monarque univerſel, que tous les deſpotes ſe ſont arrogé, & qu'ils ont preſque toujours cherché à réaliſer, en étendant les bornes de leur empire, en détruiſant autour d'eux ce qu'ils ne pouvoient poſſéder, & en mépriſant ce que la foibleſſe de leurs bras ne pouvoit atteindre. Sous ce point de vue, leurs vaſtes conquêtes ont été preſque toutes des guerres de religion, & leur intolérance politique n'a été dans ſon principe qu'une intolérance religieuſe.

Si nous portons nos yeux ſur quelques-uns de ces états orientaux qui ont eu pour particuliere origine la ſécularisation des Grands-Prêtres des anciennes théocraties, qui, en quelques lieux, ſe ſont rendus ſouverains héréditaires, nous y verrons ces images théocratiques afficher juſqu'à l'éternité même du Dieu Monarque dont ils ont envahi le trône. C'eſt un dogme reçu en certains lieux de l'Aſie, que le grand Lama des Tartares, & que le Kulucha des Calmoucs ne meurent jamais, & qu'ils ſont immuables & éter-

nels comme l'Etre Suprême dont ils ſont les organes. Ce dogme qui ſe ſoutient dans l'Aſie par l'impoſture, depuis une infinité de ſiecles, eſt auſſi reçu dans l'Abeſſinie; mais il y eſt ſpirituellement plus mitigé, parce qu'on y a éludé l'abſurdité par la cruauté. On y empêche le Chitome, ou Prêtre univerſel, de mourir naturellement. S'il eſt malade, on l'étouffe; s'il eſt vieux, on l'aſſomme; & en cela il eſt traité comme l'Apis de l'ancienne Memphis, que l'on noyoit dévotement dans le Nil, lorſqu'il étoit caduc, de peur ſans doute, que par une mort naturelle, il ne choquât l'éternité du Dieu Monarque qu'il repréſentoit. Ces abominables uſages nous dévoilent quelle eſt l'antiquité de leur origine. Contraires au bien-être des Souverains, ils ne ſont donc point de leur invention; ſi les deſpotes ont hérité des ſuprêmes avantages de la théocratie, ils ont auſſi été les eſclaves & les victimes des ridicules & cruels préjugés dont elle avoit rempli l'eſprit des nations. Au Royaume de Saba, dit Diodare, on lapidoit les Princes qui ſe montroient, & qui ſortoient de leur palais; c'eſt qu'ils manquoient à l'étiquette de l'inviſibilité: nouvelle preuve de ce que nous venons

de dire. Mais quel contraſte allons-nous préſenter? ce ſont tous les deſpotes commandant à la nature même. Là, ils font fouetter les mers indociles, renverſent les montagnes qui s'oppoſent à leur paſſage; ici ils ſe diſent les maîtres de toutes les terres, de toutes les mers, de tous les fleuves, & ſe regardent comme les Dieux ſouverains de tous les Dieux de l'univers. Tous les Hiſtoriens moraliſtes qui ont remarqué ces traits de l'ancien deſpotiſme, n'ont vu dans ces extravagances que les folies particulieres de quelques Princes inſenſés; mais pour nous, nous n'y devons voir qu'une conduite autoriſée & reçue dans le plan des anciens Gouvernements. Ces folies n'ont rien eu de perſonnel; mais elles ont été l'ouvrage de ce vice univerſel, qui avoit infecté la police de toutes les nations.

L'Amérique qui n'a pas moins conſervé que l'Aſie une multitude de ces erreurs théocratiques, nous en préſente ici une des plus remarquables dans le ſerment que les Souverains du Mexique faiſoient à leur couronnement, & dans l'engagement qu'ils contractoient lorſqu'ils montoient ſur le trône. Ils juroient & promettoient que pendant la durée de leur

regne les pluies tomberoient à propos dans leur Empire; que les fleuves ni les rivieres ne ſe déborderoient point; que les campagnes ſeroient fertiles, & que leurs ſujets ne recevroient du ciel ni du ſoleil aucunes malignes influences. Quel a donc été l'énorme fardeau dont l'homme ſe trouva chargé, auſſi-tôt qu'à la place des ſymboles brutes & inanimés de la premiere théocratie, on en eut fait l'image de la divinité! Il fallut donc qu'il fût le garant de toutes les calamités naturelles qu'il ne pouvoit produire ni empêcher, & la ſource des biens qu'il ne pouvoit donner. Par-là les Souverains ſe virent confondus avec ces vaines idoles qui avoient encore eu moins de pouvoir qu'eux; & les nations imbécilles les obligerent de même à ſe comporter en dieux, lorſqu'elles n'auroient dû, en les mettant à la tête des ſociétés, qu'exiger qu'ils ſe comportaſſent toujours en hommes, & qu'ils n'oubliaſſent jamais qu'ils étoient, par leur nature & par leur foibleſſe, égaux à tous ceux qui ſe ſoumettoient à eux, ſous l'abri commun de l'humanité, de la raiſon & des loix. Parce que ces anciens peuples ont trop demandé à leurs Souverains, ils n'en ont rien obtenu;

le deſpotiſme eſt devenu une autorité ſans bornes; & l'impoſſibilité où il a été de faire les biens extrêmes qu'on lui demandoit, n'a pu lui laiſſer d'autre moyen de manifeſter ſon énorme puiſſance, que celui de faire des extravagances & des maux extrêmes. Tout ceci ne prouve-t-il pas encore que le deſpotiſme n'eſt qu'une idolâtrie auſſi ſtupide devant l'homme raiſonnable, que criminelle devant l'homme religieux. L'Amérique pouvoit tenir cet uſage de l'Afrique, où tous les deſpotes ſont encore des Dieux de plein exercice. Aux royaumes de Toloca, d'Agag, de Monomotapa, de Loango, &c. c'eſt à leurs Souverains que les peuples ont recours pour obtenir de la pluie ou de la ſéchereſſe. C'eſt eux que l'on prie pour éloigner la peſte, pour guérir les maladies, pour faire ceſſer la ſtérilité ou la famine; & dans toutes les ſaiſons de l'année, on les invoque contre le tonnerre & les orages '& dans toutes les circonſtances enfin où l'on a beſoin d'un ſecours ſurnaturel. L'Aſie moderne n'accorde pas moins de pouvoir à quelques-uns de ſes Souverains; pluſieurs prétendent encore rendre la ſanté aux malades. Les Rois de Siam commandent aux élé-

ments & aux génies mal-faiſants; ils leur défendent de gâter les biens de la terre; & comme quelques anciens Rois d'Egypte, ils ordonnent aux rivieres débordées de rentrer dans leur lit, & de ceſſer leurs ravages.

Nous pouvons mettre auſſi au rang des privileges inſenſés de la théocratie primitive, l'abus que les Souverains orientaux ont toujours fait de cette foible moitié du genre humain, qu'ils enferment dans leurs ſerrails, moins pour ſervir à des plaiſirs que la polygamie de leur pays ſemble leur permettre, que comme un étiquet d'une puiſſance plus qu'humaine, d'une grandeur ſurnaturelle en tout. En ſe rappellant ce que nous avons dit ci-devant des femmes que l'incontinente théocratie avoit données au Dieu Monarque, & des devoirs honteux auxquels elle avoit aſſervi ſa virginité, on ne doutera pas que les ſymboles des Dieux n'aient auſſi hérité de ce tribut infame, puiſque dans les Indes on marie encore ſolemnellement des idoles de pierre, & que dans l'ancienne Lybie, comme le rapporte Hérodote au liv. 4, les peres qui marioient leurs filles, étoient obligés de les amener au Prince la premiere nuit de

de leurs noces pour lui offrir le droit du Seigneur. Ces deux anecdotes ſuffiſent ſans doute pour montrer l'origine & la ſucceſſion d'un étiquet que les deſpotes ont néceſſairement dû tenir d'une adminiſtration qui avoit avant eux perverti la morale & abuſé de la nature humaine.

La ſource du deſpotiſme ainſi connue, il nous reſte pour completter auſſi l'analyſe de ſon hiſtoire, d'eſquiſſer quel a été ſon ſort & ſa deſtinée vis-à-vis des Miniſtres théocratiques, qui ſurvécurent à la ruine de leur premiere puiſſance. La révolution qui plaça les deſpotes ſur le trône du Dieu Monarque, n'a pu ſe faire ſans doute ſans exciter & produire beaucoup de diſputes entre les anciens & les nouveaux maîtres. L'ordre théocratique dut-il voir tranquillement la cauſe du Dieu Monarque intéreſſée? l'élection d'un Roi pouvoit être *une rebellion* regardée en même temps comme une rebellion & comme une idolâtrie. Que de fortes raiſons pour inquiéter les Rois, & pour tourmenter les peuples! Cet ordre fut le premier ennemi des empires naiſſants & de la police humaine. Il ne ceſſa de parler au nom du Monarque inviſible, pour s'aſſujettir le Monarque viſible; & c'eſt

depuis cette époque que l'on a ſouvent vu les deux dignités ſuprêmes ſe diſputer la primauté, lutter l'une contre l'autre dans le plein & dans le vuide, & ſe donner alternativement des bornes & des limites idéales, qu'elles ont alternativement franchies, ſuivant qu'elles ont été plus ou moins ſecondées des peuples indécis & flottants entre la ſuperſtition & le progrès des connoiſſances.

Un reſte de reſpect & d'habitude ayant laiſſé ſubſiſter les anciens ſymboles de pierre & de métal qu'on auroit dû ſupprimer, parce que les ſymboles humains devoient en tenir lieu, ils reſterent ſous la direction de leurs anciens officiers, qui n'eurent plus d'autre occupation que celle de les faire valoir de leur mieux, afin d'attirer de leur côté par un culte religieux, les peuples qu'un culte politique & nouveau attiroit puiſſamment vers un autre objet. La diverſion a dû être forte ſans doute dès les commencements de la royauté; mais les déſordres des Princes ayant bientôt diminué l'affection qu'on devoit à leur trône, les hommes retournerent aux autels des Dieux & aux autres oracles, & rendirent à l'ordre théocratique preſque toute ſa premiere auto-

rité. Ces Miniſtres donnerent bientôt ſur les deſpotes eux-mêmes : les ſymboles de pierre commanderent aux ſymboles vivants ; la conſtitution des Etats devint double & ambiguë, & la réforme que les peuples avoient cru mettre dans leur premier Gouvernement, ne ſervit qu'à placer une théocratie politique à côté d'une théocratie religieuſe, c'eſt-à-dire, qu'à les rendre plus malheureux en doublant leurs chaînes avec leurs préjugés.

La perſonne même des deſpotes ne ſe reſſentit que trop du vice de leur origine. Si les nations ſe ſont aviſées quelquefois d'enchaîner les ſtatues de leurs Dieux, elles en ont auſſi uſé de même vis-à-vis des ſymboles humains ; c'eſt ce que nous avons déja remarqué chez les peuples de Saba & d'Abiſſinie, où les Souverains étoient le jouet & la victime des préjugés qui leur avoient donné une exiſtence funeſte par ces faux titres. De plus, comme l'origine des premiers deſpotes, & l'origine de tous les ſimulacres des Dieux, étoient la même, les Miniſtres théocratiques les regarderent ſouvent comme des meubles du ſanctuaire ; & les conſidérant ſous les mêmes points de vue que ces idoles primitives qu'ils décoroient de leurs

fantaiſies, & qu'ils faiſoient paroître ou diſparoître à leur gré, ils ſe crurent de même en droit de changer ſur le trône comme ſur l'autel, ces nouvelles images du Dieu Monarque, dont ils ſe croyoient eux ſeuls véritables Miniſtres. Voilà quel a été le titre dont ſe ſont particuliérement ſervi contre les Souverains de l'ancienne Ethiopie, les Miniſtres idolâtres du temple de Meroé. " Quand il leur en prenoit „ envie, dit Diodare de Sicile, liv. 3. „ ils écrivoient aux Monarques que les „ Dieux leur ordonnoient de mourir, & „ qu'ils ne pouvoient ſans crime déſo„ béir au jugement du Ciel. Ils ajou„ toient à cet ordre pluſieurs autres rai„ ſons qui ſurprenoient aiſément des „ hommes ſimples, prévenus par l'anti„ quité de la coutume, & qui n'avoient „ pas le génie de réſiſter à ces comman„ dements injuſtes. Cet uſage y ſubſiſta „ pendant une longue ſuite de ſiecles, „ & les Princes ſe ſoumirent à toutes ces „ cruelles ordonnances ſans autre con„ trainte que leur propre ſuperſtition. „ Ce ne fut que ſous Ptolomée ſecond, „ qu'un Prince, nommé Ergamenes, inſ„ truit dans la philoſophie des Grecs, „ ayant reçu un ordre ſemblable, oſa le

„ premier ſecouer le joug; il prit, con-
„ tinue notre Auteur, une réſolution vrai-
„ ment digne d'un Roi; il aſſembla ſon
„ armée, & marcha contre le temple,
„ détruiſit l'idole avec ſes miniſtres, &
„ réforma le culte.

C'eſt ſans doute l'expérience de ces triſtes excès qui avoit porté dans la plus haute antiquité pluſieurs peuples à reconnoître dans leurs Souverains les deux dignités ſuprêmes dont la diviſion n'avoit pu produire que des effets funeſtes. On avoit vu en effet, dès les premiers temps connus, le ſacerdoce ſouvent uni à l'empire, & des nations penſer que le Souverain d'un Etat en devoit être le premier Magiſtrat. Cependant l'union du diadême & de la tiare ne fut pas chez ces nations ſans vice & ſans inconvénient, parce que chez pluſieurs d'entre elles, le trône n'étoit autre choſe que l'autel même qui s'étoit ſécariſé, & que chez toutes on cherchoit les titres de cette union dans des préventions théocratiques & myſtiques, toutes oppoſées au bien-être des ſociétés.

Nous terminerons ici l'hiſtoire du deſpotiſme; nous avons vu ſon origine, ſes uſages & ſes faux titres; nous avons ſuivi

les crimes & les malheurs des deſpotes dont on ne peut accuſer que le vice de l'adminiſtration ſurnaturelle qui leur avoit été donnée.

La théocratie, dans ſon premier âge, avoit pris les hommes pour des juſtes; le deſpotiſme les a enſuite regardés comme des méchants. L'une avoit voulu afficher le ciel, l'autre n'a repréſenté que les enfers; & ces deux Gouvernements, en ſupportant des principes extrêmes qui ne ſont point faits pour la terre, ont fait enſemble le malheur du genre humain dont ils ont changé le caractere & perverti la raiſon.

L'idolâtrie eſt venue s'emparer du trône élevé au Dieu Monarque, elle en a fait ſon autel; le deſpotiſme a envahi ſon autel, il en a fait ſon trône, & une ſervitude ſans bornes a pris la place de cette précieuſe liberté qu'on avoit voulu afficher & conſerver par des moyens ſurnaturels. Ce Gouvernement n'eſt donc qu'une théocratie païenne, puiſqu'il en a tous les uſages, tous les titres, & toute l'abſurdité.

Arrivé au terme où l'abus du pouvoir deſpotique va faire paroître en diverſes contrées le Gouvernement républicain,

c'eſt ici que dans cette multitude de nations anciennes, qui ont toutes été ſoumiſes à une puiſſance unique & abſolue, on va reconnoître dans quelques-unes cette action phyſique, qui concourt à fortifier ou à affoiblir les préjugés qui commandent ordinairement aux nations de la terre, avec plus d'empire que leurs climats.

Lorſque les abus de la premiere théocratie avoient produit l'anarchie & l'eſclavage, l'anarchie avoit été le partage de l'occident, dont tous les peuples devinrent errants & ſauvages, & la ſervitude avoit été le ſort des nations *ſauvages* orientales. Les abus du deſpotiſme ayant enſuite fait gémir l'humanité, & ces abus s'étant introduits dans l'Europe par les légiſlations & les colonies Aſiatiques, qui y répandirent une ſeconde fois leurs préjugés & leurs faux principes. Cette partie du monde ſentit encore la force de ſon climat : elle ſouffrit, il eſt vrai, pendant quelque temps; mais à la fin l'eſprit de l'occident renverſa dans la Grece & dans l'Italie le ſiege des tyrans qui s'y étoient élevés de toutes parts : & pour rendre aux Européens l'honneur & la liberté qu'on leur avoit ravi, cet eſprit

établit pour tous le Gouvernement républicain, le croyant le plus capable de rendre les hommes heureux & libres.

On ne s'attend pas ſans doute à voir renaître dans cette révolution les préjugés antiques de la théocratie primitive; jamais les Hiſtoriens Grecs ou Romains ne nous ont parlé de catéchimere myſtique, & ils ſont d'accord enſemble pour nous montrer l'origine des républiques, dans la raiſon perfectionnée des peuples & dans les connoiſſances politiques des plus profonds Légiſlateurs. Nous craindrions donc d'avancer un paradoxe en diſant le contraire, ſi nous n'étions ſoutenus & éclairés par le fil naturel de cette grande chaîne des erreurs humaines que nous avons parcourue juſqu'ici avec ſuccès, & qui va de même ſe prolonger dans les âges que l'on a cru les plus philoſophes & les plus ſages. Loin que les préjugés théocratiques fuſſent éteints lorſque l'on chaſſa d'Athenes les Piſiſtrates & les Tarquins de Rome, ce fut alors qu'ils ſe réveillerent plus que jamais; ils influerent encore ſur ce plan des nouveaux Gouvernements; & comme ils dicterent les projets de liberté qu'on imagina de toutes parts, ils furent auſſi la ſource de

tous les vices politiques dont les législations républicaines ont été affectées & troublées.

Le premier acte du peuple d'Athenes après sa délivrance, fut d'élever une statue à Jupiter, & de lui donner le titre de Roi, ne voulant point en avoir d'autre dans l'avenir. Ce peuple ne fit donc autre chose alors que rétablir le regne du Dieu Monarque, & la théocratie lui parut donc le véritable & le seul moyen de faire revivre cet ancien âge d'or, où les sociétés heureuses & libres n'avoient eu d'autre souverain que le Dieu qu'elles invoquoient.

Le Gouvernement d'un Roi théocratique, & la nécessité de sa présence dans toute société, tenoit tellement alors à la religion des peuples de l'Europe, que malgré l'horreur qu'ils avoient conçue pour les Rois, ils se crurent néanmoins obligés d'en conserver l'ombre, lorsqu'ils en anéantissoient la réalité. Les Athéniens & les Romains en reléguerent le nom dans le sacerdoce ; & les uns en créant un Roi des augures, & les autres un Roi des sacrifices, s'imaginerent satisfaire par-là aux préjugés qui exigeoient que telles ou telles fonctions ne fussent faites que

par des images théocratiques. Il eſt vrai qu'ils eurent un grand ſoin de renfermer dans des bornes très-étroites le pouvoir de ces Prêtres Rois ; on ne leur donna qu'un faux titre & quelques vaines diſtinctions ; mais il arriva que le peuple ne reconnoiſſant pour maître que des Dieux inviſibles, ne forma qu'une ſociété qui n'eut de l'unité que ſous une fauſſe ſpéculation, & que chacun en voulut être le maître & le centre ; & comme ce centre fut par-tout, il ne ſe trouva nulle part.

Nous dirons de plus que lorſque ces premiers républicains anéantirent les Rois, en conſervant cependant la royauté, ils y furent encore portés par un reſte de ce préjugé antique qui avoit engagé les primitives ſociétés à vivre dans l'attente du regne du Dieu Monarque, dont la ruine du monde leur avoit fait croire l'arrivée inſtante & prochaine. C'étoit cette fauſſe opinion qui avoit porté ces ſociétés à ne ſe réunir que ſous un Gouvernement figuré, & à ne ſe donner qu'une adminiſtration proviſoire. Or on a tout lieu de croire que les républicains ont eu dans leur temps quelques motifs ſemblables, parce qu'on retrouve chez eux tou-

tes les ombres de cette attente chimérique. L'oracle de Delphes promettoit aux Grecs un Roi futur, & les Sybilles des Romains leur avoient auſſi annoncé pour l'avenir un Monarque qui les rendroit heureux, & qui étendroit leur domination par toute la terre. Ce n'a même été qu'à l'abri de cet oracle corrompu que Rome marcha toujours d'un pas ferme & ſûr à l'empire du monde, & que les Céſars s'en emparerent enſuite. Tous ces oracles religieux n'avoient point eu d'autres principes que l'unité future du regne du Dieu Monarque, qui avoit jetté dans toutes les ſociétés cette ambition turbulante qui a tant de fois ravagé l'univers, & qui a porté tous les anciens conquérants à ſe regarder comme des Dieux ou comme les enfants des Dieux.

Après la deſtruction des Rois d'Iſraël & de Juda, & le retour de la captivité, les Hébreux en agirent à peu près comme les autres Républiques. Ils ne rétablirent point la Royauté ni même le nom de Roi; mais ils en donnerent la puiſſance & l'autorité à l'ordre ſacerdotal, & du reſte ils vécurent dans l'eſpérance qu'ils auroient un jour un Monarque qui leur aſſujettiroit tous les peuples de la

terre ; mais ce faux dogme fut ce qui cauſa leur ruine totale. Ils confondirent cette attente chimérique & charnelle avec l'attente particuliere où ils devoient être de notre divin Meſſie dont le dogme n'avoit aucun rapport aux folies des nations. Au-lieu de n'eſpérer qu'en cet homme de douleur & ce Dieu caché, qui avoit été promis à leurs peres, les Juifs ne chercherent qu'un Prince, qu'un conquérant, & qu'un grand Roi politique. Après avoir troublé toute l'Aſſie pour trouver leur fantôme, bientôt ils ſe dévorerent les uns les autres ; & les Romains indignés engloutirent enfin ces foibles rivaux de leur puiſſance & de leur ambition religieuſe. Cette frivole attente des nations, n'ayant été autre dans ſon principe que celle du Dieu Monarque, dont la deſcente ne doit arriver qu'à la fin des temps, elle ne manqua pas de rappeller par la ſuite les autres dogmes qui en ſont inſéparables, & de ranimer toutes les antiques terreurs de la fin du monde : auſſi vit-on dans ces mêmes circonſtances où la République Romaine alloit ſe changer en Monarchie, les devins de la Toſcane annoncer, dès le temps de Silla & de Marius, l'approche de la révolution des

ſiecles, & les faux oracles de l'Aſie ſemer parmi les nations ces alarmes & ces fauſſes terreurs qui ont agi ſi puiſſamment ſur les premiers ſiecles de notre ére, & qui ont alors produit des effets aſſez ſemblables à ceux des âges primitifs.

Par cette courte expoſition d'une des grandes énigmes de l'hiſtoire du moyen âge, l'on peut juger qu'il s'en falloit beaucoup que les préjugés de l'ancienne théocratie fuſſent effacés de l'eſprit des anciens Européens. En proclamant donc un Dieu pour le Roi de leur république naiſſante, ils adopterent néceſſairement tous les abus & tous les uſages qui devoient être la ſuite de ce premier acte; & en le renouvellant, ils s'efforcerent auſſi de ramener les ſociétés à cet ancien âge d'or & à ce regne ſurnaturel de juſtice, de liberté & de ſimplicité qui en avoit fait le bonheur. Ils ignoroient alors que cet état n'avoit été dans ſon temps que la ſuite des anciens malheurs du monde, & l'effet d'une vertu momentanée & d'une ſituation extrême qui n'étant pas l'état habituel du genre humain ſur la terre, ne peut faire la baſe d'une conſtitution politique, qu'on ne doit aſſeoir que ſur un milieu fixe & invariable. Ce

fut donc dans ces principes plus brillants que ſolides qu'on alla puiſer toutes les inſtitutions qui devoient donner la liberté à chaque citoyen, & l'on fonda cette liberté ſur l'égalité de puiſſance, parce qu'on avoit encore oublié que les anciens n'avoient eu qu'une égalité de miſeres. Comme on s'imagina que cette égalité, que mille cauſes phyſiques & morales ont toujours écartée & écarteront toujours de la terre, comme on s'imagina, dis-je, que cette égalité étoit de l'eſſence de la liberté, tous les membres d'une république ſe dirent égaux, ils furent tous Rois, tous Légiſlateurs ou participants à la légiſlation. Pour maintenir ces glorieuſes & dangereuſes chimeres, il n'y eut point d'état républicain qui ne ſe vit forcé d'avoir recours à des moyens violents & ſurnaturels. Le mépris des richeſſes, la communauté des biens, le partage des terres, la ſuppreſſion de l'or & de l'argent monnoyé, l'abolition des dettes, les repas communs, l'expulſion des étrangers, la prohibition du commerce, les formes de la police & de la diſcipline, le nombre & la valeur des voix légiſlatives, enfin une multitude de loix contre le luxe & pour la frugalité publique, les occupe-

rent & les diviſerent ſans ceſſe. On édifioit aujourd'hui ce qu'il falloit détruire peu après ; les principes de la ſociété étoient toujours en contradiction avec ceux de l'état, & les moyens qu'on employoit, étoient toujours faux, parce qu'on appliquoit à des nations nombreuſes & formées, des loix, ou plutôt des uſages qui ne pouvoient convenir qu'à un âge myſtique & qu'à des familles religieuſes.

Les républiques ſe diſoient libres, & la liberté fuyoit devant elles ; elles vouloient être tranquilles, elles ne le furent jamais ; chacun s'y prétendoit égal, & il n'y eut point d'égalité. Enfin ces Gouvernements, pour avoir eu pour point de vue tous les avantages extrêmes des théocraties de l'âge d'or, furent perpétuellement comme ſes vaiſſeaux qui, cherchant des contrées imaginaires, s'expoſent ſur des mers orageuſes, où, après avoir été long-temps tourmentés par d'affreuſes tempêtes, vont échouer à la fin ſur des écueils, & ſe briſer contre les rochers d'une terre déſerte & ſauvage. Le ſyſtême républicain cherchoit de même une contrée fabuleuſe ; il fuyoit le deſpotiſme, & par-tout le deſpotiſme fut ſa fin.

Telle étoit même la mauvaiſe conſtitution de ces Gouvernements jaloux de liberté & d'égalité, que ce deſpotiſme qu'ils haïſſoient, en étoit l'aſyle & le ſoutien. Dans les temps difficiles il a fallu bien ſouvent que Rome pour ſa propre conſervation, ſe ſoumît volontairement à des dictateurs ſouverains. Ce remede violent, qui ſuſpendoit l'action de toute loi & de toute magiſtrature, fut la reſſource de cette fameuſe république dans toutes les circonſtances malheureuſes où le vice de ſa conſtitution la plongeoit. L'héroïſme des premiers temps le rendit d'abord ſalutaire; mais ſur la fin, cette dictature ſe fixa dans une famille; elle y devint héréditaire, & ne produiſit plus que d'abominables tyrans.

Le Gouvernement républicain n'a donc été dans ſon origine qu'une théocratie renouvellée; & comme il en eut le même eſprit, il en eut auſſi tous les abus, & ſe termina de même par la ſervitude. L'un & l'autre Gouvernement eurent ce vice eſſentiel de n'avoir point donné à la ſociété un lien viſible & un centre commun qui la rappellât vers l'unité, qui la repréſentât. Dans l'ariſtocratie, ce centre commun n'étoit autre que les grands de

la

la nation en qui réſidoit l'autorité. Mais un titre porté par mille têtes ne pouvant repréſenter cette unité, le peuple indécis y fut toujours partagé en factions ou ſoumis à mille tyrans.

La démocratie où le peuple étoit ſouverain, fut un autre Gouvernement pernicieux à la ſociété, & il ne faut pas être né dans l'orient pour le trouver plus ridicule & plus monſtrueux. Légiſlateur, ſujet, & Monarque à la fois tantôt tout, & tantôt rien. Le peuple ſouverain ne fut jamais qu'un tyran ſoupçonneux & qu'un ſujet indocile qui entretient dans la ſociété des troubles & des diſſentions perpétuelles qui la font à la fin ſuccomber ſous les ennemis du dedans, & ſous ceux qu'on lui fait au-dehors. L'inconſtance de ces diverſes républiques & leur courte durée ſuffiroient ſeules indépendamment du vice de leur origine pour nous faire connoître que ce gouvernement n'eſt point fait pour la terre, ni proportionné au caractere de l'homme, ni capable de faire ici-bas tout ſon bonheur poſſible. Les limites étroites des territoires entre leſquels il a fallu toujours que ces républiques ſe renfermaſſent pour conſerver leur conſtitution, nous mon-

trent auſſi qu'elles ſont incapables de rendre heureuſes les grandes ſociétés. Quand elles ont voulu vivre exactement ſuivant leurs principes & les maintenir ſans altération, elles ont été obligées de ſe ſéparer du reſte de la terre; & en effet, un déſert convient autant autour d'une république, qu'autour d'un empire deſpotique, parce que tout ce qui a ſes principes dans le ſurnaturel, doit vivre ſeul, & ſe ſéparer du monde. Mais par une ſuite de cet abus néceſſaire, la multitude de ces diſtricts républicains fit qu'il y eut moins d'unité qu'il n'y en avoit jamais eu parmi le genre humain. On vit alors une anarchie de ville en ville comme on en avoit vu une autrefois de particulier à particulier. L'inégalité & la jalouſie des républiques entre elles firent répandre autant & plus de ſang que le deſpotiſme le plus cruel. Les petites ſociétés furent détruites par les grandes, & les grandes à leur tour ſe détruiſirent elles-mêmes.

L'idolâtrie de ces anciennes républiques offriroit encore un vaſte champ, où nous retrouverions facilement tous les détails & tous les uſages de cet eſprit théocratique qu'elles conſerverent. Nous ne nous y arrêterons pas cependant, mais

nous ferons ſeulement remarquer que ſi elles conſulterent avec la derniere ſtupidité le vol des oiſeaux & les poulets ſacrés, & ſi elles commencerent jamais aucune entrepriſe, ſoit publique, ſoit particuliere, ſoit en paix, ſoit en guerre, ſans les avis de leurs devins & de leurs augures, c'eſt qu'elles ont toujours eu pour principe de ne rien faire ſans les ordres de leur Monarque théocratique. Ces Républiques n'ont été idolâtres que par-là, & l'apoſtaſie de la raiſon qui a fait le crime & la honte du paganiſme, ne pouvoit manquer de ſe perpétuer par leur Gouvernement ſurnaturel.

Malgré l'aſpect déſavantageux ſous lequel les Républiques viennent de ſe préſenter à nos yeux, nous ne pouvons oublier ce que leur hiſtoire a de beau & d'intéreſſant dans ces exemples étonnants de force, de vertu & de courage qu'elles ont toutes donnés, & par leſquels elles ſe ſont immortaliſées. Ces exemples en effet raviſſent encore notre admiration, & affectent tous les cœurs vertueux; c'eſt là le beau côté de l'ancienne Rome & d'Athenes. Expoſons donc ici les cauſes de leur vice.

Les Républiques ont eu leur âge d'or,

parce que tous les Etats ſurnaturels ont néceſſairement dû commencer par-là. Les ſpéculations théocratiques ayant fait la baſe des ſpéculations républicaines, leurs premiers effets ont dû élever l'homme au-deſſus de lui-même, lui donner une ame plus qu'humaine, & lui inſpirer tous les ſentiments qui ſeuls avoient été capables autrefois de ſoutenir le Gouvernement primitif qu'on vouloit renouveller pour faire reparoître avec lui ſur la terre la vertu, l'égalité & la liberté. Il a fallu que le républicain s'élevât pendant un temps au-deſſus de lui-même, le point de vue de ſa légiſlation étant ſurnaturel; il a fallu qu'il fût vertueux pendant un temps, ſa légiſlation voulant faire renaître l'âge d'or qui avoit été le regne de la vertu; mais il a fallu à la fin que l'homme redevînt homme, parce qu'il eſt fait pour l'être.

Les grands mobiles qui donnerent alors tant d'éclat aux généreux efforts de l'humanité, furent auſſi les cauſes de leur courte durée. La ferveur de l'âge d'or s'étoit renouvellée, mais elle fut encore paſſagere. L'héroïſme avoit reparu dans tout ſon luſtre, mais il s'éclipſoit de même, parce que les prodiges ici-bas ne ſont

pas ordinaires, & que le ſurnaturel n'eſt point fait pour la terre. Quelques-uns ont dit que les vertus de ces anciens Républicains n'avoient été que des vertus humaines, & de fauſſes vertus; pour nous, nous diſons le contraire, ſi elles ont été fauſſes, c'eſt parce qu'elles ont été plus qu'humaines; ſans ce vice, elles auroient été plus conſtantes & plus vraies.

L'état des ſociétés ne doit point être en effet établi ſur le ſublime, parce qu'il n'eſt pas le point fixe, ni le caractere moyen de l'homme, qui ſouvent ne peut pratiquer la vertu qu'on lui prêche, & qui, plus ſouvent encore, en abuſe lorſqu'il la pratique. Quand il a éteint ſa raiſon, & lorſqu'il a dompté la nature, nous avons toujours vu juſqu'ici qu'il ne l'a fait, que pour s'élever au-deſſus de l'humanité, & c'eſt par les mêmes principes que les Républiques ſe ſont perdues après avoir produit des vertus monſtrueuſes plutôt que des vraies vertus, & s'être livrées à des excès contraires à leur bonheur & à la tranquillité du genre humain.

La vertu, ce mobile ſi néceſſaire du Gouvernement républicain & de tout Gouvernement, fondé ſur des vues plus qu'humaines, eſt tellement un reſſort diſ-

proportionné dans le monde politique, que dans ces auſteres républiques de la Grece & de l'Italie, ſouvent la plus ſublime vertu y étoit punie, & preſque toujours maltraitée. Rome & Athenes nous en ont donné des preuves qui nous paroiſſent inconcevables, parce qu'on ne veut jamais prendre l'homme pour ce qu'il eſt. Le plus grand perſonnage, le meilleur citoyen, tous ceux enfin qui avoient le plus obligé leur patrie, étoient bannis ou ſe banniſſoient d'eux-mêmes. C'eſt qu'ils choquoient cette nature humaine qu'on méconnoiſſoit, c'eſt qu'ils étoient coupables envers l'égalité publique par leur trop de vertu. Nous conclurons donc par le bien & le mal extrême dont les Républiques anciennes ont été ſuſceptibles, que leur Gouvernement étoit vicieux en tout, parce que préoccupés des principes théocratiques, il ne pouvoit être que très-éloigné de cet état moyen, qui ſeul, peut ſur la terre arrêter & fixer à leur véritable degré la ſûreté, le repos, & le bonheur du genre humain.

Les excès du deſpotiſme, les dangers des républiques, & le faux de ces deux Gouvernements iſſus d'une théocratie chimérique, nous apprendront ce que nous

devons penſer du Gouvernement monarchique, quand même la raiſon ſeule ne nous le dicteroit pas. Un état politique, où le trône du Monarque, qui repréſente l'unité, a pour fondement les loix de la ſociété ſur laquelle il regne, doit être le plus ſage & le plus heureux de tous. Les principes d'un tel Gouvernement ſont pris dans la nature de l'homme & de la planete qu'il habite. Il eſt fait pour la terre, comme une république & une véritable théocratie ne ſont faites que pour le ciel, & comme le deſpotiſme eſt fait pour les enfers. L'honneur & la raiſon qui lui ont donné l'être, ſont les vrais mobiles de l'homme. Comme cette ſublime vertu, dont les républiques n'ont pu nous montrer que des rayons paſſagers, ſera le mobile conſtant des juſtes de l'empire du ciel, & comme la crainte des états deſpotiques ſera l'unique mobile des méchants dans le tartare; c'eſt le Gouvernement monarchique qui ſeul a trouvé les vrais moyens de nous faire jouir de tout le bonheur poſſible, de toute la liberté poſſible, & de tous les avantages dont l'homme en ſociété peut jouir ſur la terre. Il n'a point été, comme les anciennes légiſlations, en cher-

cher de chimériques, dont on ne peut conſtamment uſer, & dont on peut abuſer ſans ceſſe.

Ce Gouvernement doit donc être regardé comme le chef-d'œuvre de la raiſon humaine, & comme le port où le genre humain, battu de la tempête en cherchant une félicité imaginaire, a dû enfin ſe rendre pour en trouver une qui fût faite pour lui. Elle eſt ſans doute moins ſublime que celle qu'il avoit en vue; mais elle eſt plus ſolide, plus réelle & plus vraie ſur la terre. C'eſt là qu'il a trouvé des Rois qui n'affichent plus la Divinité, & qui ne peuvent oublier qu'ils ſont des hommes. C'eſt là qu'il peut les aimer & les reſpecter, ſans les adorer comme de vaines idoles, & ſans les craindre comme des Dieux exterminateurs. C'eſt là que les Rois reconnoiſſent des loix ſociables & fondamentales, qui rendent leur trône inébranlable par le concours de leurs ſujets heureux, & que les peuples ſuivent ſans peine & ſans intrigue des loix antiques & reſpectables, qui leur ont donné de ſages Monarques, ſous leſquels, depuis une longue ſucceſſion de ſiecles, ils jouiſſent de tous les privileges & de tous les avantages modérés qui diſ-

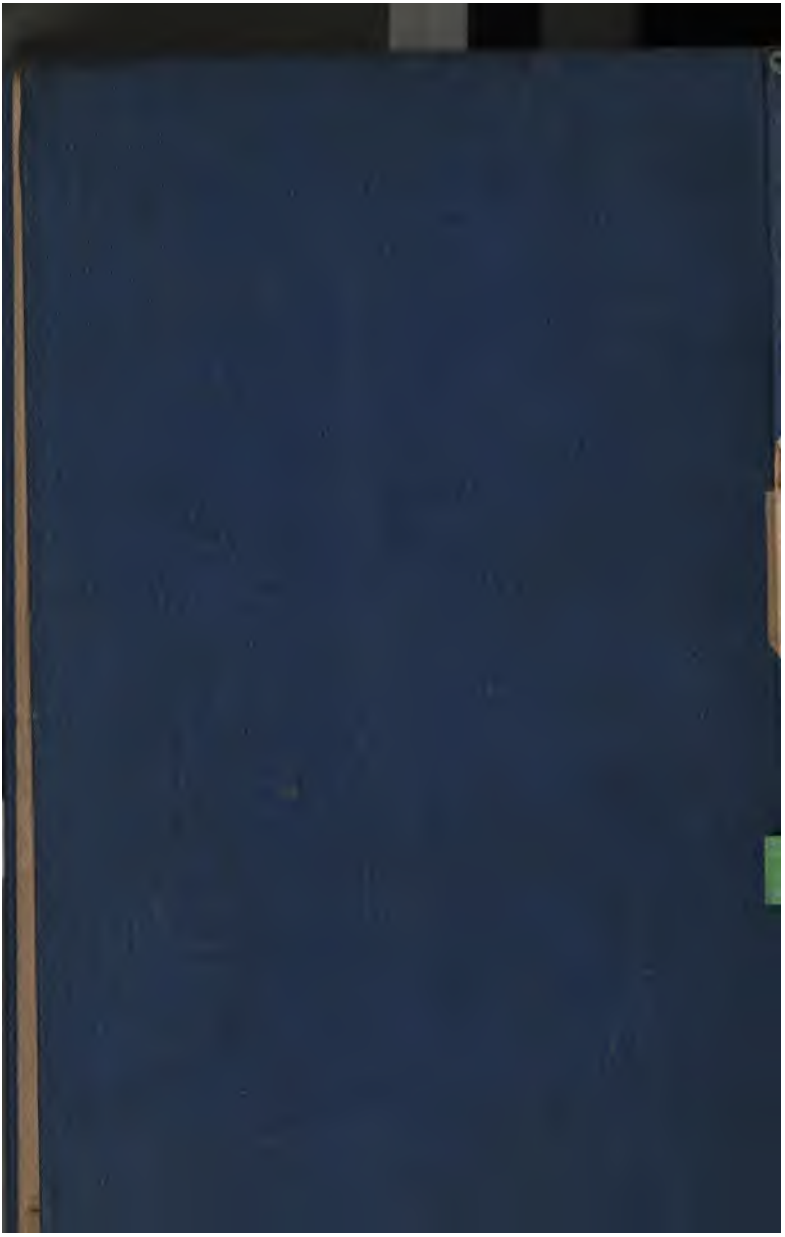
tinguent l'homme ſociable de l'eſclave de l'Aſie, & du ſauvage de l'Amérique.

L'origine de la monarchie ne tient en rien à cette chaîne d'événements & à ces vices communs qui ont lié juſqu'ici les uns aux autres tous les Gouvernements antérieurs; & c'eſt ce qui fait particuliérement ſon bonheur & ſa gloire. Comme les anciens préjugés qui faiſoient encore par-tout les malheurs du monde, s'étoient éteints dans les glaces du Nord, nos ancêtres, tout groſſiers qu'ils étoient, n'apporterent dans nos climats que le froid, ce bon ſens avec ce ſentiment d'honneur qui s'eſt tranſmis juſqu'à nous pour être à jamais l'ame de la Monarchie. Cet honneur n'a été, & ne doit être encore dans ſon principe, que le ſentiment intérieur de la dignité de la nature humaine, que les Gouvernements théocratiques ont dédaigné & avili, que le deſpotique a détruit, que le républicain a forcé, mais que le monarchique a toujours reſpecté, parce que ſon objet eſt de gouverner des hommes incapables de cette vive imagination, qui a toujours porté les peuples du Midi aux vices & aux vertus extrêmes. Nos ancêtres trouverent ainſi le vrai, qui n'exiſte que dans

un juſte milieu ; & loin de reconnoître dans leur chef des dons ſurnaturels & une puiſſance plus qu'humaine, ils ſe contenterent, en les couronnant, de les élever ſur le pavois & de les porter ſur leurs épaules, comme pour faire connoître qu'ils ſeroient toujours ſoutenus par la raiſon publique, conduits par ſon eſprit, & inſpirés par ſes loix. Bien plus, ils placerent à côté d'eux des hommes ſages auxquels ils donnerent la dignité de Pairs, non pour les égaler aux Rois, mais pour apprendre à ces Rois, qu'étant hommes, ils ſont égaux à des hommes. Leurs principes humains & modérés n'exigerent donc point de leurs Souverains qu'ils ſe comportaſſent en Dieux; & ces Souverains n'exigerent point non plus de ces peuples ſenſés, ni ce ſublime dont les mortels ſont peu capables, ni cet aviliſſement qui les révolte ou qui les dégrade. Le Gouvernement monarchique prête la terre pour ce qu'elle eſt, & les hommes pour ce qu'ils ſont; il les y laiſſa jouir des privileges & des droits attachés à leur naiſſance, à leur état & à leur faculté ; il entretint dans chacun d'eux des ſentiments d'honneur qui font l'harmonie & la conſiſtance de tout le

corps politique; & ce qui fait enfin ſon plus parfait éloge, c'eſt qu'en ſoutenant ce noble orgueil de l'humanité, il a ſu tourner à l'avantage de la ſociété les paſſions humaines, ſi funeſtes à toutes les autres légiſlations qui ont moins cherché à les conduire qu'à les détruire ou à les exalter. Conſtitution admirable digne de tous nos reſpects & de tout notre amour! chaque corps, chaque ſociété, chaque particulier même y doit voir une poſition d'autant plus conſtante, & d'autant plus heureuſe, que cette poſition n'eſt point établie ſur de faux principes, ni fondée ſur des mobiles ou des motifs chimériques, mais ſur la raiſon & ſur le caractere des choſes d'ici-bas. Ce qu'il y a même de plus eſtimable dans ce Gouvernement, c'eſt qu'il n'a point été la ſuite d'une légiſlation particuliere ni d'un ſyſtême médité, mais le fruit lent & tardif de la raiſon dégagée de ces préjugés antiques. Il a été l'ouvrage de la nature qui doit être à bon titre regardée comme la légiſlatrice & comme la loi fondamentale de cet heureux & ſage Gouvernement. C'eſt elle ſeule qui a donné une légiſlation capable de ſuivre dans ſes progrès le génie du genre humain, & d'éle-

ver l'eſprit de chaque Gouvernement à meſure que l'eſprit de chaque nation s'éclaire & s'éleve : équilibre ſans lequel les deux eſprits cherchoient en vain leur repos & leur ſûreté.

Nous n'entrerons point dans le détail des diverſités qu'ont entre elles les Monarchies préſentes de l'Europe, ni des événements qui depuis dix à douze ſiecles ont produit ces variations. Dans toutes, l'eſprit primitif eſt toujours le même; s'il a été quelquefois altéré ou changé, c'eſt parce que les anciennes préventions des climats où elles ſont venues s'établir, ont cherché à les ſubjuguer dans ces âges d'ignorance & de ſuperſtitions qui prolongerent pour un temps dans le ſommeil le bon ſens des nations Européennes, & même la religion la plus ſainte. Ce fut ſous cette ténébreuſe époque que ces mêmes préjugés théocratiques qui avoient infecté les anciens Gouvernements, entreprirent de s'aſſujettir auſſi les Monarchies nouvelles, & que ſous mille formes différentes, ils en furent tantôt les fléaux & tantôt les corrupteurs. Mais à quoi ſert de rappeller un âge dont nous déteſtons aujourd'hui la mémoire & dont nous mépriſons les faux

principes ? Qu'il nous ſerve ſeulement à montrer que les monarchies n'ont pu être troublées que par des vices étrangers. Sorties du ſein de la nature calmes & paiſibles, elles n'ont eu de rapport avec les théocraties, filles des fauſſes terreurs, que par les maux qu'elles en ont reçus, ſeules capables de remplir l'objet de la ſcience du Gouvernement, qui eſt de maintenir les hommes en ſociété & de faire le bonheur du monde. Les monarchies y réuſſiront toujours, en rappellant leur eſprit primitif pour éloigner les faux ſyſtêmes, en s'appuyant ſur une police immuable & ſur des loix inaltérables, afin d'y trouver leur ſûreté & celle de la ſociété, & en plaçant entre la raiſon & l'humanité, comme en une ſûre garde, les préjugés théocratiques, s'il y en a qui ſubſiſtent encore. Du reſte, c'eſt le progrès des connoiſſances qui, en agiſſant ſur les puiſſances & ſur la raiſon publique, continuera de leur apprendre ce qu'il importe pour le vrai bien de la ſociété. C'eſt à ce ſeul progrès, qui commande d'une façon inviſible, & victorieuſe à tout ce qui penſe dans la nature, qu'il eſt réſervé d'être le légiſlateur de tous les hommes, & de porter inſenſiblement &